This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 183 514

· FROM · THE · LIBRARY · OF ·
· KONRAD · BURDACH ·

Verlag von Albert Langen in München.

Flirt

Von **Marcel Prévost** erschienen bisher

Halbe Unschuld

Pariserinnen

Cousine Laura

Kamerad Eva

Julchens Heirat

Fleurette

Der verschlossene Garten

Späte Liebe

Liebesgeschichten

Der gelbe Domino

Nimba

Liebesbeichte

Julchens Heirat
illustrierte Ausgabe

Pariser Ehemänner
illustrierte Ausgabe

Die Sünde der Mutter

Camilla

Der Skorpion

Auf Liebeswogen

Ratschläge für Junggesellen
und Verlobte

Unter uns Mädchen

Revanche

Marcel Prévoſt

Flirt

Einzig autoriſierte Überſetzung aus dem Franzöſiſchen
von **Donald Wedekind**

Umſchlag-Zeichnung und 12 Illuſtrationen
von F. Freiherrn von Reznicek

München
Verlag von Albert Langen
1900

BURDACH

Flirt

F54

Einer der berühmten, musikalischen Freitagsabende der Frau Duvernay. Alles, was in Paris einen Frack trägt, und alles, was sein Fleisch zeigen will, ist in dem großen Salon vereinigt, der geschickt durch das Niederlegen einiger Zwischenwände aus verschiedenen Zimmern hergestellt ist. In einer Ecke steht das Klavier. Es begleitet die Stimme eines Herrn, der mit furchtbaren Mundverrenkungen singt. Die Gesellschaft hört zu unter schläfrigem Schweigen, aus dem sie jedoch bald durch die Phantasien Giberts oder die gezierten Reize der allzuberühmten Yvette geweckt wird.

In dem vom Klavier entferntesten Winkel plaudern zwei junge Leute, Herr X. und Fräulein v. Z. mit halblauter Stimme, ohne Handbewegungen, ohne sich anzusehen, gerade als ob sie aufmerksam zuhörten. Herr X. ist ein hübscher, junger Mann von tadellosem Benehmen. Fräulein v. Z. ist neunzehn Jahre alt, Haare rotblond, sehr schön, etwas mager, man erkennt indessen leicht, daß sie noch aufblühen wird.

Fräulein v. Z.: Die Vollblutpferde-Ausstellung, die Spaziergänge in's Bois, einige Vergnügungsabende wie dieser hier, in einem

N343132

Monat nach einem Badeort irgendwo in der Bearn... Wahrlich, mein Leben ist heiter, was...

Herr X.: Aber so ist doch das Leben aller jungen Mädchen ... zudem giebt es viele, die man nicht so oft in Gesellschaft führt wie Sie ...

Fräulein v. Z.: Ich will das nicht abstreiten. Ich beklage mich weder über meinen Vater noch über meine Mutter. Ganz gewiß bringen sie mich soviel unter Menschen als sie können ... Ich bedaure einfach ein junges Mädchen zu sein. Es ärgert mich, daß ich kein Mann bin wie Sie. Verstehen Sie mich?

Herr X.: Ungefähr. Nur glaube ich, Sie machen sich ein eigentümliches Bild von dem Leben eines jungen Mannes. Thue ich denn nicht genau dasselbe wie Sie, sehen wir einmal nach. Mache ich nicht meine Besuche im Bois, auf der Pferdeausstellung wie Sie? Bin ich jetzt nicht damit beschäftigt, diesen dummen Zeisig, Herrn Machin anzugaffen, wie er sich den Mund mit Musik von Massenet verrenkt? ... Um was beneiden Sie mich? Um die achtundzwanzig Tage Wiederholungskurs? ... Um den Klub?... Ach, wenn Sie wüßten, wie langweilig der ist, der Klub! ... Warum zucken Sie die Achseln?

Fräulein v. Z.: Weil Sie abſchweifen ... oder es wäre denn, daß Sie mich zum Narren halten wollten ... Wirklich, mein kleiner Herr X., mir wollen Sie vormachen, daß Ihre einzige Unterhaltung in Geſellſchaften, dem Klub und den achtundzwanzig Tagen Wiederholungskurs beſteht? ... Sie können nicht verlangen, daß ich das glaube ...

Herr X.: Ach ſo, Sie ſprechen von ...?

Fräulein v. Z.: Ganz richtig, ich will von ... ſprechen. Und habe ich nicht recht? Wenn Sie aufrichtig wären, müßten Sie zugeſtehen, daß es noch andere Dinge giebt, die Ihnen zur Unterhaltung dienen ... Iſt dieſe kleine Geſellſchaft, in der wir jetzt anweſend ſind, beendet, dann gehe ich mit meinen Eltern nach Hauſe und lege mich ſchlafen; Sie, Sie begeben ſich zu einer Ihrer Freundinnen, zu Fräulein Laure Colman oder zu Fräulein Henriette de Conti ... ich weiß nicht beſtimmt, was Sie dort anfangen, denn ich bin noch unſchuldig ... ja, lachen Sie nur, ganz unſchuldig ... Aber was ich beſtimmt weiß, iſt, daß Sie ſich mit ihr beſſer unterhalten werden als mit mir hier ... Begreifen Sie jetzt, warum Sie zu beneiden ſind?

Herr X. (nach einigem Schweigen): Wenn alle Mädchen so dächten wie Sie!

Fräulein v. Z.: Wenn alle Mädchen so dächten wie ich, würden wir eine kleine Revolution machen und uns unsere Freiheiten kämpfend erringen.

Herr X.: Welche Freiheiten?

Fräulein v. Z.: Erstens die Freiheit allein auszugehen und zu reisen ... dann die Freiheit nach Hause zu kommen wann es uns gefällt, erst am Morgen zum Beispiel ... Die Freiheit Geld auszugeben, unsere Mitgift im voraus zu verthun ... die Freiheit Liebhaber zu nehmen (hier ein Zusammenzucken des Herrn X.), ja, Liebhaber ... ihr habt doch auch eure Geliebten? ...

Herr X.: Ihre jungen Mädchen würden schwer zu verheiraten sein nach der Revolution.

Fräulein v. Z.: Schwer? ... Warum denn? Ihr heiratet doch auch, ihr Männer, nachdem ihr euch zehn Jahre lang mit euren Maitressen öffentlich gezeigt habt ... Man müßte sich einfach daran gewöhnen. Man würde sagen: „Fräulein v. Z. hat eine stürmische Jugend hinter sich; aber gerade diese Mädchen geben die besten Hausfrauen ab. Es ist besser vor

der Heirat auszutoben als nachher . . .“ Alles was man von euch auch ſagt.

(Der Sänger hat ſeine Romanze unter allgemeinem Beifall beendet. Bewegung geht durch die Geſellſchaft, Geſpräche werden angeknüpft. Ein alter Herr kommt und ſagt Fräulein von Z. einige Albernheiten. Das Geſpräch mit Herrn X. iſt für einige Zeit unterbrochen, er nimmt es in demſelben Moment wieder auf, da die Muſik beginnt. Eine alte Dame ſpielt Harfe.)

Herr X.: Ich muß daran denken, was Sie ſoeben geſagt haben . . . wiſſen Sie . . . die Freiheit der jungen Mädchen betreffend . . .

Fräulein v. Z.: Nun? . . .

Herr X.: Nun! . . . ich finde, daß im Ganzen genommen . . . wenn Sie Luſt dazu verſpüren . . . (von vorn anfangend) wenn ein junges Mädchen der Geſellſchaft Unklugheiten zu begehen wünſcht, ſo wird ihr das ein leichtes ſein . . . Ihre Mutter begleitet Sie doch nicht überallhin?

Fräulein v. Z.: Sie läßt mich allerdings beinahe nie aus den Augen. Und dann, wenn ſie nicht kommt, muß Lucie, das Dienſtmädchen, mitgehen . . . .

Herr X.: Ein Dienſtmädchen, ach was, das zählt doch nicht.

Fräulein v. Z.: Das finden Sie . . . Damit

dieſe Dienſtmädchen ſtill ſind, muß man ihnen Geld geben ... Geld aber beſitze ich keines. Ich habe augenblicklich acht Franken und fünfzig Centimes in der Taſche. ...

Herr X. (betrachtet Fräulein v. Z. ſehr aufmerkſam und fängt an leidenſchaftlich zu werden): Oh, das Geld! ... Das bildet kein Hindernis. Das Geld iſt die Sache Ihres Partners. Wenn weiter nichts im Wege ſteht ...

Fräulein v. Z. (lachend): Sie machen mir einen Antrag? Danke ſchön. Denken Sie an die Gefahren, welche ein junger Mann läuft, wenn er ein junges Mädchen bei ſich empfängt?

Herr X. (unruhig): Nein ... Aber ich ſehe nicht ein ...

Fräulein v. Z.: Wie, Sie ſehen nicht ein? ... Der Vater mit der Piſtole, der die Verliebten überraſcht? Das Duell mit dem Bruder? ... (Herr X. zuckt die Achſeln.) Daraus machen Sie ſich nichts. Um ſo beſſer für Sie, Sie haben übrigens recht. Aber wenn das Mädchen ein Kind bekommt, ja, ein Kind bekommt ... machen Sie nicht ein ſo dummes Geſicht, weil ich ſo etwas auszuſprechen wage ...

Herr X. (unangenehm berührt): Oh, mein Fräulein? Sie ſagen da Dinge! . . .

Fräulein v. Z.: Welche alle Tage in der Zeitung ſtehen. Nehmen wir den beſten Fall . . . Setzen wir voraus, es geht ohne Piſtolenduell, ohne Kind, ohne Erpreſſung von ſeiten der Dienſtboten ab . . . aber man ſchwatzt, und die Sache wird bekannt. Dann wären Sie gezwungen, mich zu heiraten. Sind Sie entſchloſſen mich zu heiraten?

Herr X. (verlegen): Mein Fräulein, aber . . .

Fräulein v. Z. (lachend): Nein . . . Sie ſind es nicht . . . Sie haben recht. Ich habe keine Mitgift, und Sie ſind nicht reich genug; abgeſehen davon bin ich gar nicht die Frau, die Sie brauchen. Ich könnte Sie übrigens zum Manne auch nicht brauchen. Ich habe nicht die geringſte Luſt Sie zu heiraten; wäre ich jedoch frei, ſo würde ich Sie ganz gerne zum, zum — nun, zu dem nehmen, wozu Sie Fräulein Henriette de Conti nehmen . . .

Herr X. (geſchmeichelt): Sie ſind anbetungswürdig.

(Letzter Akkord der Harfe. Die alte Dame, welche ſie ſpielte, bricht beinahe unter den Applausrufen zuſammen.

Von neuem geht eine Bewegung durch die Gesellschaft; eine Dame holt Herrn X. um ihn einer Freundin vorzustellen. Wie die beiden jungen Leute sich verlassen, tauschen Sie gegenseitig ein diskretes Lächeln aus, womit sie die Unterbrechung des Flirt zu bedauern scheinen. . . . Einige Minuten später begegnet Herr X. Fräulein v. Z. am Büffet, wo sie Eiskaffee trinkt, sie entfernen sich von neuem.)

Herr X.: Wissen Sie, daß Sie mich ganz in Verwirrung gebracht haben, als Sie vorhin sagten, wenn Sie frei wären, daß . . .

Fräulein v. Z.: Ach, regen Sie sich nicht auf! . . . Es ist nicht der Mühe wert, ich bin nicht frei.

Herr X. (einschmeichelnd): Aber Sie könnten es werden? . . .

Fräulein v. Z.: Indem ich mich verheirate? . . . Das wäre nicht mehr der gleiche Fall. Ich kann meinen Gatten lieben und ihn nicht hintergehen.

Herr X.: Oder Sie könnten ihn nicht lieben . . . oder Sie könnten ihn lieben und doch hintergehen. In diesem Fall würde ich bitten . . . . .

Fräulein v. Z.: Denselben mit Ihnen zu hintergehen, nicht wahr? . . . Gut, wenn es dazu kommt, verspreche ich es Ihnen.

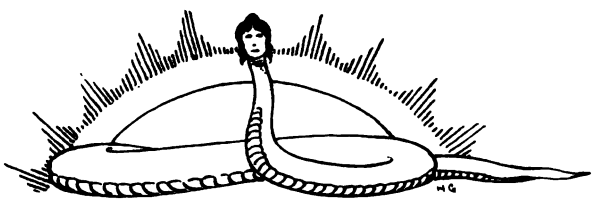
(Herr X. macht eine unwillkürliche Bewegung, als wolle

er die Hände von Fräulein v. Z. ergreifen. Ein Blick ihrer Augen bringt ihn zur Besinnung. Sie will sich entfernen, er will ihr folgen.)

Fräulein v. Z.: Nein, es ist genug, folgen Sie mir nicht . . .

Herr X.: Nur auf ein Wort! . . . Die Blume für mich?

Fräulein v. Z. (lächelnd): Ja! . . . (Sie entfernt sich.)



Die Paſſanten

Frau Letremble, (Witwe aus Vincennes) an Frau Descloziers (in Paris).

Du ſchreibſt mir, liebe Louiſon, daß Dich Dein Gemahl vernachläſſigt. Seit zwei Jahren verheiratet, haſt Du von der Liebe gerade ſo wenig wie ein kleines Schulmädchen, die Erfahrung und Erinnerung allerdings mehr. Herr Descloziers ſcheint nicht zu wiſſen, daß ſeine Eigenſchaft als Gatte auch gewiſſe Pflichten in ſich ſchließt, er behauptet, von Geſchäften in Anſpruch genommen zu werden; Du Deinerſeits glaubſt, dieſe Geſchäfte beſtünden in einem neuen Liebeshandel. Er iſt guter Laune, artig gegen Dich, hütet ſich aber Deine Zärtlichkeiten zu erwidern; wenn Du ihn dazu bewegen willſt, macht er ſich davon. Du biſt vierundzwanzig Jahre alt, geſund und voll Temperament, Dein Blut und Deine Nerven wollen nicht ruhen, Du kannſt

dieſe Enthaltſamkeit nicht länger ertragen ... Aber Du ſchrickſt davor zurück einen Liebhaber zu nehmen, die Idee, einen andern Mann in Dein Allerheiligſtes einzulaſſen, ſtößt Dich ab; Du ziehſt all die Unannehmlichkeiten in Betracht, die daraus entſtehen könnten, die Schande vor den Leuten, die ſpäter auf Deine Tochter übergeht; und Du vergötterſt Deine Tochter. Was thun? Was thun? ... Du weißt kein Mittel und fragſt mich um Rat, in der Vorausſetzung, durch meine frühe Witwenſchaft ſei ich in derſelben Lage geweſen.

Du haſt recht, ſie iſt mir bekannt, dieſe Unruhe, dieſe Angſt möchte ich beinahe ſagen, wie ſie ſich bei uns einſtellt, wenn wir nicht geliebt werden. Ich glaube, wir Frauen brächten es ausnahmlos fertig, unſer ganzes Leben keuſch zu bleiben, ohne darunter zu leiden; iſt aber einmal der Schritt gethan, ſind Geiſt und Sinne an das kleine Spiel, das du kennſt, gewöhnt, dann ſollte nicht plötzlich abgebrochen werden. Je ſchwerer und langſamer der Anfang, deſto unangenehmer iſt es zu verlernen, was wir mit viel Mühe gelernt haben.

Als mich mein armer Gatte nach einem innigen

Zuſammenleben von fünf Jahren, in denen ich zärtlich und ... ſtark geliebt wurde, verließ, da war es allerdings meine Seele, die am grauſamſten litt. Gewiß, als ich in den erſten Augenblicken den Heimgegangenen beweinte, glaubte ich nur den Lebensgefährten, den ergebenen und zuvorkommenden Freund zu vermiſſen ... Dann verſtrich die Zeit, die heilende Zeit, welche alle Wunden ſchließt: und mein Kummer, immer gleich groß, wurde erträglicher. Zudem war ich jung; niemand konnte es mir ſchlimm anrechnen, daß langſam die Luſt am Leben in mir wieder erwachte! ... O grauſame Tage des Alleinſeins, des Jammers, der beſtändigen Langeweile, zwanzigmal fing ich ein Buch an, oder eine Handarbeit, ohne mich von einem unbeſtimmten Begehren, das ich mir noch nicht einzugeſtehen wagte, befreien zu können. O die Abende beſonders, die Stunden im geſchloſſenen Zimmer, das Herannahen der ſchlafloſen Nacht! ... Dieſe Gefühle, wie ich ſie hatte, finde ich in einem neuen Roman niedergeſchrieben, „Die Doppelſchuld“ von Adolphe Chènevière ... Lies ihn, Louiſon, und erkenne in der folgenden, wunderbaren Stelle Deinen Gram wieder:

„Der Abend . . . war die traurige und gefürchtete Stunde, da Renée am meiſten die Verlaſſenheit fühlte. Ihre Jugend, freudeluſtig und bereit zur Liebe, lehnte ſich gegen die Einſamkeit auf. Dieſes eiſige Witwenlager ſchien ihr etwas Naturwidriges, und während ihre Kleider, ein Stück nach dem andern vom Körper glitten, ſpürte ſie ein Fröſteln auf ihren hübſchen Schultern, die durch eine jener Liebkoſungen von früher bald wieder warm geworden wären."

. . . An einem ſolchen Abend — da meine hübſchen Schultern offenbar auch zu kalt hatten, kleidete ich mich wieder an, verließ das Haus, und wie getrieben von einer unbekannten Macht, magnetiſiert, wenn Du willſt, durch ein ſtarkes Begehren, aber ohne beſtimmtes Objekt, ging ich nach dem Bahnhof, nahm den Pariſer Zug (den letzten, denn es war Mitternacht vorüber) und ſtieg zwanzig Minuten ſpäter auf dem Baſtillenplatz aus . . .

Dort fing ich an zu laufen wie es der Zufall wollte, ich ging die Boulevards hinunter. Paſſanten wollten mich anreden; ich antwortete nicht, ich beſchleunigte den Schritt; ſo erreichte ich den Château d'Eau-Platz, dann die Porte

St. Denis ... Wohin ging ich? Ich wußte es nicht; aber das ſchnelle Gehen beruhigte meine Nerven, that mir wohl. „Biſt du einmal auf dem Opernplatz angekommen, ſo nimmſt du einen Wagen und läßt dich nach Hauſe fahren," dachte ich. Aber an der Ecke der Hautevilleſtraße ſchob ſich ein Arm unter den meinen und ich fühlte mich plötzlich nach rechts gezogen. Die Straße ſchien dunkel im Vergleich zu den hellerleuchteten Boulevards: ſie war menſchenleer. Ich wollte Widerſtand leiſten und ſchreien ... „Geben Sie acht," flüſterte mein Begleiter, „Sie lenken die Aufmerkſamkeit der Poliziſten auf ſich" ... Ich hatte Angſt und ſchwieg ... War es nur Furcht, dieſes feige Nachgeben, das mich veranlaßte, einem Unbekannten zu folgen, wohin er wollte? ... Ach ſieh, Louiſon, es giebt im Leben einer jeden Frau Stunden, da ſie ſich dem erſten Beſten überlaſſen würde, wenn dieſer erſte Beſte ſie zu nehmen wagte. Der meine wagte es: eine Viertelſtunde ſpäter befand ich mich mit ihm in dem Zimmer eines Hotels ... Das übrige errätſt Du.

... Als ich den folgenden Tag in Vincennes in meinem Hauſe erwachte, erſchien mir die Sache zuerſt wie ein Traum, wie ein angenehmer

Traum. Ach Gott! Die Genauigkeit, mit der ich mich erinnerte, ließ keinen Zweifel übrig. Die unbedeutendſten Nebenumſtände des eigentümlichen Ereigniſſes waren mir gegenwärtig: die Zeit, die wir im Hotel zugebracht, wobei er von ſeinem Glück überraſcht und entzückt ſchien und mich bat, ihm meine Adreſſe zu geben, es ihm zu ermöglichen mich wiederzuſehen; ich verweigerte das natürlich, nahm aber ſchließlich ſeine Viſitenkarte an, nur damit er Ruhe gab, und verſprach ihm zu ſchreiben ... Dieſe Karte war jetzt in der Taſche meines Kleides. Zuerſt wollte ich ſie gar nicht anſehen, dann trat die Verſuchung an mich heran ... Schließlich war er ein artiger Junge, er hatte ſich zartfühlend und gut benommen, ſobald er geſehen, welcher Geſellſchaftsklaſſe ich angehöre ... Warum ſollte er es nicht ſein, wenn ich ſchon einen Liebhaber nehmen wollte .... Ein Liebhaber! Dies Wort beleidigte mich; es kränkte das Andenken meines lieben Mannes. Nein, ich wollte keinen Liebhaber. Dieſer Paſſant von geſtern, den ich nie wiederſehen, deſſen Namen ich nicht wiſſen wollte, war kein Liebhaber! Er mag leben ſo lang er will, er wird nie wiſſen, wen er beſeſſen ...

Ich ſtand auf, nahm die Viſitenkarte aus meiner Taſche und ohne ſie zu leſen, verbrannte ich ſie vorſichtig.

Iſt es notwendig, meine liebe Luiſon, Dir zu geſtehen, daß die Folterqualen, die mir meine Einſamkeit verurſachte, noch nicht beruhigt waren? ... Daß ich wieder und immer wieder den Pariſer Zug nahm, daß ſich das Abenteuer erneuerte, in der Weiſe, daß ich mir nachgerade meine Paſſanten ausſuchte? ... Oh! auf die unauffälligſte Art ... Ein Blick genügte. Alle Nachtbummler warten nur auf dieſen einen Blick ...

Entſetze Dich nun nicht darüber. Sieh ein, daß diejenige, welche ſich einem Unbekannten überläßt, in Wirklichkeit nicht die Witwe Letremble iſt, die ehrſame Bewohnerin von Vincennes: auch ſie iſt eine Unbekannte, eine Namenloſe, eine Frau, welche man abends antrifft, einmal beſitzt und vergißt. Wenn ich den Tag darauf mein regelmäßiges Leben wieder aufnehme, ſo denke ich nicht mehr daran ... Und ich bin ſicher, könnte mein ſeliger Gatte meine Anſtrengungen ſehen, ihm treu zu bleiben, ihm keinen Nachfolger weder in Form eines Geliebten, noch

in der eines zweiten Gemahls zu geben, ſo wäre er gewiß mit mir zufrieden.

Du haſt mich um Rat gefragt: da haſt Du ihn. Denke an Deinen Gatten, Deine Tochter, an Dein Haus. Nimm keinen Liebhaber. Handle wie die vielen andern, die auf dem guten Wege bleiben, denn mir gebührt die Ehre nicht, das Mittel erfunden zu haben! Viele anſtändige Pariſerinnen ſind, ohne ſich etwas vorwerfen zu müſſen, die Geliebte jenes Namenloſen: des Paſſanten!

Osterfragen

An einem der letzten regnerischen Nachmittage saßen zwei junge Damen, Frau v. Raincy (Typus Jane Hading) und Frau Fernet-Desclaux (Typus Crouzet) in dem kleinen Salon der Frau von Raincy, mit Strickarbeiten für den Wohlthätigkeitsbazar beschäftigt. Beide gehören jener Klasse der Finanzwelt an, welche man unter dem Namen „Katholisches Judentum" zusammenfassen kann. Das ganze Milieu und die Toiletten sind von ausgesuchter Eleganz.

Frau Fernet-Desclaux: Was mich anbetrifft, so habe ich Ferdinand wissen lassen, daß er vor Ende der Woche meinen Besuch nicht zu erwarten hat. Mein Grundsatz, an dem ich festhalte, ist: vollständige Enthaltung während der beiden Osterwochen.

Frau v. Raincy: Und Ferdinand läßt sich das gefallen?

Frau Fernet-Desclaux: Er muß wohl... Er hat sich nur ausbedungen, mich hie und da sehen zu dürfen. Ich erlaube ihm, mich zweimal zu

Hause aufzusuchen, jedoch nur des Abends, wenn mein Gatte zugegen ist, damit er Ruhe hält. Dann von Donnerstag ab kommt er zur Messe in die Kirche der Rue de Presbourg, wo auch ich hingehe.

(Schweigen. Die Stricknadeln fliegen auf und nieder. Frau v. Raincy zählt die Maschen: fünfzehn, sechszehn, siebzehn ꝛc.)

Frau Fernet-Desclaux: Hast du schon deiner Osterpflicht Genüge gethan, Mathilde?

Frau v. Raincy: Neunzehn, zwanzig ... Was sagst du? Ob ich meine Osterpflicht erfüllt habe? ... Nein, noch nicht. Ich thue das ja am Gründonnerstag. Und du?

Frau Fernet-Desclaux: Ich that es am letzten Sonntag, dem ersten Tag, da es möglich ist. Das ist schön, nicht wahr?

Frau v. Raincy: Wo gehst du zur Beichte?

Frau Fernet-Desclaux: Rue de Presbourg, beim Almosenier der Kirche, dem Pfarrer Virgile. Ein prächtiger Mann. Vierzig Jahre alt, distinguiert, wohl gebaut, riecht nach Ambra vermischt mit einem leisen Duft von orientalischem Tabak. Die Mutter meines Gatten hat ihn erziehen lassen und ihm einen Freiplatz im Seminar

besorgt ... Da kannst du dir denken, wie zuvorkommend er mir gegenüber ist. Es fällt mir nicht schwerer ihm meine Sünden zu sagen, als wenn ich sie dir erzähle.

Frau v. Raincy (ernst): Stellt er Fragen?

Frau Fernet-Desclaux: Immer, meine Liebe. Aber keine schwerfälligen, rohen Fragen, die man anständiger Weise nicht beantworten kann. Ich versichere dir, er ist ein Mann von Erziehung ... Er spaziert mit seinem Beichtkind im Garten, wo die verbotenen Blumen blühen; er berührt eine nach der andern mit dem Finger und sagt: Haben Sie an dieser Gefallen gefunden, meine Schwester? Denn er nennt uns seine Schwestern ... Ist das nicht reizend? Ich habe Beichtiger gekannt, die sagten: Meine Tochter — gerade wie zu ihrer Köchin.

(Frau von Raincy hat aufgehört zu arbeiten, sie überlegt, mit den Zähnen auf die Spitze ihrer Stricknadel beißend. Nach einigen Augenblicken des Schweigens nimmt sie das Gespräch wieder auf.)

Frau v. Raincy: Was für Fragen stellt er denn zum Beispiel? Ist er sehr neugierig?

Frau Fernet-Desclaux (lachend): Oh, was das anbelangt, ja! Sehr neugierig ... Er ver-

langt alle näheren Umstände ... Aber er braucht so hübsche Umschreibungen! ... Denke dir, er teilt die interessanten ... Sünden ... in drei Klassen: Leichte Zärtlichkeitssünden, — wenn man sich auf die Sache selbst beschränkt; schwere Zärtlichkeitssünden, — wenn man sie mit Zierrat ausschmückt; Sünden der verirrten Zärtlichkeit, — wenn das Geschehene sehr verwickelt war ... Außerdem hat er noch Unterabteilungen für die Sünden verirrter Zärtlichkeit ...

Frau v. Raincy: Welche Unterabteilungen?...

Frau Fernet-Desclaux: Nun, er macht einen Unterschied zwischen den freiwilligen und den unfreiwilligen Sünden verirrter Zärtlichkeit, je nachdem ... Na, du verstehst ... je nachdem es meine oder Ferdinands Schuld ist ... ich kann die Sache nicht so verschleiern wie er.

(Helles Lachen der beiden Freundinnen. Sie küssen sich. Frau v. Raincy ist die erste, die sich beruhigt.)

Frau v. Raincy: Man sollte über diese Sachen nicht lachen. Es sind ernste Sachen.

Frau Fernet-Desclaux: Glaubst du etwa, ich nehme sie nicht ernst? Ich mache mich nie über die Religion lustig. Der Beweis: seit ich meiner Osterpflicht genügt habe, bin ich

nicht mehr bei Ferdinand gewesen. Verhältst du dich ebenso deinem Georges gegenüber, du, die du mir Moral predigen willst?

Frau v. Raincy: Nein, sicher nicht ... Aber ich liebe auch Georges mehr als du deinen Ferdinand!

Frau Fernet-Desclaux: Nun, sieh doch einer an! Was weißt du denn darüber?

Frau v. Raincy (ernst): Ich bin dessen gewiß ... Das kann man an der Art und Weise sehen, wie du von ihm sprichst, wie du ihn behandelst, wenn ihr zusammen seid. Ferdinand ist für dich nur eine Laune, du hast ihn genommen, weil dich dein Gatte vernachlässigt. Ich aber liebte Georges lange bevor ich mich verheiratete ... Ich wäre gern seine Ehefrau geworden. Ich kann nicht ohne ihn sein ... Wenn ich ihn vierundzwanzig Stunden nicht gesehen habe, glaube ich kaum zu leben ...

Frau Fernet-Desclaux (ernst): Ja, du bist verliebter als ich. Ich halte es für gefährlich, sich so zu verlieben. Aber vielleicht hat man auch mehr davon ... Wie bringst du das aber mit deiner Beichte in Einklang?

(Die beiden Frauen haben ihre Wohlthätigkeitsstrickerei

vollständig sich selbst überlassen. Sie plaudern jetzt mit leiser Stimme.)

Frau v. Raincy: Das Beichten? Ach, weißt du, meine Liebe, ich beichte nicht wie du wegen jeder Kleinigkeit. Seit ich die Freundin von Georges bin, komme ich gerade meiner Osterpflicht nach, und sogar das, du kannst es glauben, wird mir nicht leicht!

Frau Fernet-Desclaux (ihre Freundin küssend): Meine Liebe! Ist sie reizend! ... So, es fällt dir also schwer zu beichten? Wie machst du es denn, erzähle?

Frau v. Raincy: Das letzte Jahr hatte ich Georges am heiligen Mittwoch besucht ... Ich habe ihn gebeten, bis die Feiertage vorüber, aus Paris sich zu entfernen, damit ich die Stärke finde, meinen Andachten nachzugehen ... Er war prächtig, er versprach es mir ... Wir nahmen Abschied ... aber in allem Ernst, wie wenn wir uns auf zwanzig Jahre trennten ... Nie werde ich jenen heiligen Mittwoch vergessen ... (Schweigen.)

Frau Fernet-Desclaux: Was weiter?...

Frau v. Raincy: Als ich von Georges kam, fühlte ich mich so durchdrungen von Dank

zu Gott, daß ich mir sagte: Jetzt gehe gleich hin und beichte! Nur war die Frage, wo. In der Madeleinekirche, in der Kirche von St. Philippe oder St. Pierre de Chaillot hätte ich es nie gewagt. Ich gehe dort immer zum Gottesdienst, und es kommt mir vor, alle Geistlichen müßten mich kennen. Ich nahm einen Wagen und sagte dem Kutscher: „Fahren Sie mich in eine weit, sehr weit entfernte Kirche, die in einem volkreichen Viertel liegt.“ Denn ich dachte, in einem volkreichen Stadtteil müssen fürchterliche Sachen geschehen, die Priester bekommen die schrecklichsten Dinge zu hören, und meine Sünden werden ganz nichtig erscheinen . . .

Frau Fernet-Desclaux: Und wo hat dich dein Kutscher hingefahren?

Frau v. Raincy: Ich weiß nicht. Es ging über die Brücken, die Rue Soufflot hinauf, durch scheußliche Straßen. Endlich kamen wir vor einer ärmlichen, alten Kirche an, die ganz in die Häuser hineingebaut war . . . Ich trat ein, sah mehrere Frauen vor einem Beichtstuhl aus Tannenholz knieen und schloß mich an. Als die Reihe an mich kam, beichtete ich.

Frau Fernet-Desclaux: Ging es gut von ſtatten?

Frau v. Raincy: Eine Marter, meine Liebe! Ich hatte mich in meinen Vorausſetzungen gänzlich getäuſcht ... Es ſcheint, die armen Leute lieben nicht auf dieſelbe Weiſe wie wir ... oder aber, daß die, welche ... außerordentliches ... begehen, beichten nicht. Der alte Prieſter verſtand nichts durch die Blume. Man mußte bis ins kleinſte gehen, die richtigen Worte brauchen. Und was für eine Sprache er ſprach! Der ſuchte keine Umſchreibungen wie dein Pfarrer von der Rue de Presbourg! Ehebruch, Fleiſchesſünde, einen ganzen Haufen von ekligen Worten führte er im Mund. Eine Redensart, die immer wiederkehrte, war: „Ganz wie die Tiere".

Frau Fernet-Desclaux (erſtaunt): Warum das? ... (verſtändnisinnig) Ach! ... Ja! Ich wußte nicht, daß ...?

Frau v. Raincy: Es ſcheint doch, meine Liebe ... Kurz, in Thränen gebadet verließ ich die Kirche und hatte zwei Tage lang Fieber ... Als ich am Oſtermontag Georges davon erzählte ...

Frau Fernet-Desclaux (lachend): Du haſt nicht lange gewartet.

Frau v. Raincy: Danke ſchön! Vier Tage! ... Georges wollte mit dem Prieſter Rückſprache nehmen ... Zum Glück wußte ich weder ſeinen Namen noch den der Kirche ... Aber ich habe mir das Verſprechen gegeben, mich niemals mehr in ähnliche Stadtviertel zu wagen.

Frau Fernet-Desclaux: Geh doch in die Rue de Presbourg. Ich kann dir einige Worte der Empfehlung an Pfarrer Virgile geben ... Du ſagſt ihm: Mein Vater, ich klage mich der Sünden der verirrten Zärtlichkeit an. — Der freiwilligen oder unfreiwilligen, meine Schweſter? Was wirſt du ihm antworten, Mathilde?

Frau v. Raincy (errötend): Ach mein Gott! ... Beider, mein Vater ...

Frau Fernet-Desclaux (ihre Freundin küſſend): Du biſt göttlich; ich verſtehe, daß Georges dich anbetet.

(Man hört im Nebenzimmer Thüren auf- und zugehen. Einen Augenblick ſpäter erſcheint eine junge Frau unter der Portière des Salons, in dem die beiden Frauen ſich befinden. Freudenrufe: Ach, da iſt Gaby! ... Gaby tritt ein, nimmt Platz, nachdem man ſie gefeiert und geküßt hat. Typus von Jeanne Thibaut, prächtige, geiſtige und körperliche Friſche.)

Frau Fernet-Desclaux: Ich sage dir im voraus, du kommst gerade zu einem Saisongespräch. Fürs erste, hast du deiner Osterpflicht genügt?

Gaby (mit friedlichem Lächeln): Ach mein Gott, nein: und ich werde es auch nicht thun. Ich betrüge meinen Gemahl; ich begehe eine Masse schwerer Sünden mit jemandem, der euch bekannt ist ...

Frau Fernet-Desclaux: Mit Herrn v. Ormessin?

Gaby: Mit ihm ... Ich müßte lügen, würde ich meinem Beichtvater sagen, ich sei gewillt abzubrechen. Ich ziehe es vor, nicht zu beichten ....

Frau Fernet-Desclaux und Frau v. Raincy (wie aus einem Mund): Aber hast du denn keine Religion? ...

Die Kerze

Zwei „Dämchen“ eines Boulevardtheaters bereiten sich in der ihnen zum ankleiden angewiesenen Loge für die Abendvorstellung vor. Diese Loge ist ein schmaler, länglicher Raum, der einem Gang sehr ähnlich sieht. Gasflammen ohne Cylinder erleuchten ihn, zwei Stühle, eine kleine Bank, ein Frisiertisch stehen darin. Auf letzterem liegt Schminkmaterial ausgebreitet. Fleischfarbene Trikots hängen am Ständer. Die Wände sind mit alten Oblaten und Künstlerbildnissen, den Programmen entnommen, beklebt.

Die zwei „Dämchen“ sind Fräulein Corinna, brünett, leidlich hübsch, etwas abgelebt, das Gesicht gerötet als habe sie geweint. Dann Fräulein Mathieu, ein großes Mädchen, sehr jung und mager, mit üppigem, rotblondem Haar, das indessen gefärbt zu sein scheint.

In dem Stück, das gegenwärtig gespielt wird, hat Fräulein Mathieu zwei stumme Rollen: Im ersten Akt macht sie einen Planeten und im zweiten einen Jockey. Fräulein Corinna stellt im ersten Akt ebenfalls einen Planeten dar mit stummer Rolle. Im dritten aber spielt sie einen Blumenkiosk und hat zwei Lieder zu singen, welche die Runde durch ganz Paris gemacht haben.

Augenblicklich ziehen sie sich an. Fräulein Mathieu trällert den Refrain Corinnas.

Fräulein Mathieu:

Tretet in mein Häuschen ein,
Werte Herren, groß und klein.
Niemals fandet ihr ein Häuschen
Wie das meine, schön und rein

(Bricht den Gesang ab.) Nimm Vernunft an, Corinna, geh! Einen Liebhaber verlieren, was heißt das, wenn man ein solches Couplet zu singen hat wie du. Wirf diesen Abend einige Blicke in das Parkett hinunter, und ich wette, es werden drei am Ausgange auf dich warten. Du erinnerst dich noch der Blumen, die man dir die ersten Abende zuwarf?

Corinna (mit thränenerstickter Stimme): Ja, die ersten Abende ... aber jetzt nicht mehr.

Fräulein Mathieu: Verwünscht. Wenn du der Blumenhändlerin sagen läßt, du wolleſt keine mehr, weil Maurice dir nachher Scenen mache.

Corinna: Das that er wirklich. Nie habe ich einen eifersüchtigeren und leidenschaftlicheren Menschen gesehen als ihn. Den ersten Blumenstrauß, den ich bekam — (du kannst dir denken,

wie ich mich freute, ich war dergleichen nicht gewöhnt) — habe ich nach Hause getragen. Als Maurice erfuhr, woher er stammte, wurde er ganz bleich; er warf den Blumenstrauß zur Erde und trat mit den Füßen darauf, und wie alles herunter war, daß nichts mehr übrig blieb als die Stiele, prügelte er mich damit durch wie man ein Schulmädchen prügelt . . .

Fräulein Mathieu: Das hast du dir gefallen lassen? . . . Dazu gehört schon eine gute Portion Einfalt. Mich wird niemals ein Mann schlagen.

Corinna (träumerisch): Du sprichst so, weil du das nicht kennst . . . Es that ganz wohl, ich versichere dich . . . Ach, wie man sich doppelt lieb hatte nachher! . . .

(Schweigen. Corinna sitzt auf der Bank. Sie hat ihre Stiefeletten ausgezogen, das Korsett aufgehakt. Jetzt ist sie bewegungslos, die Hände gekreuzt zwischen den Knieen und die Augen zur Erde gerichtet. Fräulein Mathieu steht im Rock und im Korsett da.)

Fräulein Mathieu: Soll ich anfangen?

Corinna: Ja; man hat mir gestern die Haare gebrannt. Ich brauche Frau Lüthier für meine Frisur . . . Mach nur schnell.

(Fräulein Mathieu wäscht sich und beginnt dann mit dem Schminken.)

Corinna: Was mich am meisten ärgert, ist, daß er mich dieser sauberen Dartoy wegen verlassen hat ... Ein Mädchen, das sich im Kot wälzt, die mit allen hier Verhältnisse gehabt hat bis hinunter auf den Sohn des Portiers ... Mich ihretwegen sitzen zu lassen, mich, die ihn nie betrogen, die ein Kind von ihm hat, wirklich von ihm, er weiß es ganz gut! ...

(Sie weint. Fräulein Mathieu wird gerührt, steht vom Toilettentisch auf, um Corinna zu küssen.)

Fräulein Mathieu: Weine nicht, Kleine ... Es ist nur eine Männerlaune. Du wirst ihn heute Abend bei dir zu Hause finden, deinen Maurice.

Corinna (schluchzend): Daß er mich verläßt ... mich ... das verstehe ich noch ... Aber seinen kleinen Jungen ... der so artig ist ... der ihn schon Papa nennt! ... Erbärmliche Liebe! ... Nein, das ist zu schmutzig. (Plötzlich mit Weinen innehaltend.) Und weißt du, was sie als Schönheit wert ist, diese Dartoy? Ich hatte letztes Jahr die Loge mit ihr zusammen und sah sie wie ich dich jetzt sehe. Wenn sie sich auszog, wandte ich mich ab, mir wurde übel. Sie hat einen Leib, meine Liebe, wie ein alter Reisesack.

(Sie lachen.)

Corinna: Ob die alte Lüthier nicht bald kommen wird?

Fräulein Mathieu: Da ist sie.

(Frau Lüthier tritt ein, vierzig Jahre alt, die Haare schwarz, glänzend, in die Stirne gescheitelt. Schwarz angezogen.)

Corinna (aufstehend): Es ist nicht zu früh.

Frau Lüthier: Guten Abend, meine Damen. So geht also alles gut, diesen Abend?

Corinna (sich auf einen Stuhl niederlassend): Beeilen Sie sich, Frau Lüthier. Ich werde zu spät kommen.

(Frau Lüthier entfernt die Nadeln mit Vorsicht, löst das Haar auf ꝛc.)

Frau Lüthier: Nun, Fräulein Corinna, diese Locken waren wirklich schön gebrannt. Wenn Herr Maurice heute abend fragt: Wer hat dir die Haare so schön gebrannt, Kleine? ... müssen Sie antworten: Die gute Frau Lüthier ... Ist Herr Maurice immer liebenswürdig?

Fräulein Mathieu (eben im Begriff ins Trikot zu schlüpfen): Sprechen Sie nicht davon, sie sind entzweit.

Frau Lüthier (die Haare Corinnas fahren lassend):

Nun! Das ist stark! Wißt ihr, was ich diese Nacht geträumt habe?

Fräulein Mathieu und Fräulein Corinna: Nein ...

Frau Lüthier: Ich träumte, ich sehe Herrn Maurice eine Orange entzwei schneiden, in einer Grotte am Meer. Glaubt mir oder glaubt's nicht, aber das habe ich diese Nacht geträumt.

Corinna: Nun, was soll das?

Frau Lüthier: Wieso, was soll das? Das bedeutete, daß ihr euch trennen würdet, nicht mehr und nicht weniger. Ach! wissen Sie, was Träume anbelangt, das täuscht mich nie. (Sie fährt fort, Corinna das Haar zu machen.)

Fräulein Mathieu (nachdenklich): Das ist doch stark.

Corinna: Will denn Ihr Traum sagen, daß wir für immer auseinander sind?

Frau Lüthier (ausweichend): Ach das, das kann man nicht wissen, sehen Sie, Kleine ... (Schweigen.) Würde es Ihnen denn viel Kummer bereiten, Maurice gar nicht mehr zu sehen?

Corinna (schluchzt): Ach! ... ja! ...

Fräulein Mathieu: Ist sie einfältig, was?

Ein Habenichts, ein Dreinſchlager, ein Mann, von dem ſie ein Kind hat und der ihr nichts giebt?... Sie, die gegenwärtig mit ihrem Couplet einen Rothſchild finden würde, wenn ſie nur wollte!

(Corinna weint ſtill vor ſich hin.)

Frau Lüthier: Das iſt allerdings wahr. Wenn Fräulein Corinna, ein ſchönes Weib wie ſie iſt und mit dem Erfolg, den ſie hat... (vertraulich) Ich, die ich jetzt mit Ihnen ſpreche, kenne einen jungen Mann, reich, ſchön wie ein Gott, der gerade ſo etwas ſucht, eine kleine Freundin, berühmt, gerade wie...

Corinna (ungeduldig): Laſſen Sie mich in Ruhe, Frau Lüthier; ſprechen Sie nicht davon, es geht mir auf die Nerven... Ich will niemand.

(Frau Lüthier und Fräulein Mathieu tauſchen über den Kopf von Fräulein Corinna einen Blick des Mitleids aus. Längeres Schweigen. Fräulein Mathieu beendet ihre Toilette als Planet.)

Corinna: Frau Lüthier!

Frau Lüthier: Mein Fräulein?

Corinna: Kennen Sie kein Mittel ihn zu mir zurückzuführen?... Durch Kartenlegen oder Gebete?... Es muß doch ſo etwas geben!

Frau Lüthier: Ach, mit dem Kartenlegen

ist es nichts. Durch die Karten kann man höchstens erfahren, ob der Mann zurückkommt oder nicht.

Fräulein Mathieu: Ich würde der heiligen Jungfrau in der Kirche Notre-Dame-des-Victoires eine Kerze weihen. Als ich mein Engagement hier wünschte, habe ich eine Kerze geweiht. Tags darauf hatte ich das Engagement mit sechzig Franken monatlich; acht Tage später traf ich Herrn Theodor.

(Corinna, deren Haarputz beendet ist, betrachtet sich im Spiegel und fängt an, sich anzukleiden. Die drei Frauen fahren fort zu plaudern.)

Frau Lüthier: Ja, die Kerze ist kein schlechtes Mittel. Ich würde sie aber eher in der Kirche St. Antoine weihen, wenn es dazu dienen soll, einen verlorenen Liebhaber zurückzubringen. Ich habe eine Uhrkette wiedergefunden, als ich in St. Antoine eine Kerze geweiht hatte . . . (zu Corinna, die aufhorcht) Beeilen Sie sich, Fräulein Corinna, Sie werden noch Ihr Auftreten versäumen.

Corinna (während sie sich anzieht): Muß es eine teure Kerze sein?

Frau Lüthier: Je teurer sie ist, desto dicker

wird ſie ſein. Je dicker ſie iſt, deſto mehr Wahrſcheinlichkeit beſteht, daß die Sache gelingt. So eine Kerze zu fünf Franken, das iſt ſchon gut. Aber man muß ſie in der Kirche kaufen.

Corinna: Natürlich!

(Die beiden jungen Mädchen ſind nunmehr als Planeten verkleidet, dieſelben Toiletten, dieſelbe elektriſche Glühlampe auf dem Kopf.)

Eine Stimme (von außen): Frau Lüthier!

Frau Lüthier: Hier! . . . (Zu Corinna und zu Fräulein Mathieu.) Ich verlaſſe Sie, man ruft mich zu Fräulein Nina . . . Sie entſchuldigen . . . Viel Glück, Fräulein Corinna; machen Sie ſich nicht zu viel Sorgen! . . . (Sie geht hinaus. Schweigen.)

Fräulein Mathieu: Wirſt du eine Kerze weihen?

Corinna: Ja. Eine zu fünf Franken . . . zu zehn Franken, wenn es welche giebt.

Fräulein Mathieu: Wirſt du ſie dem heiligen Antonius oder der heiligen Jungfrau weihen?

Corinna (zögernd): Ich weiß nicht. Der heilige Antonius iſt doch der, den man auf den Märkten ſieht, und der von einem Schwein begleitet iſt?

Fräulein Mathieu: Ja, ich glaube.

Corinna: Ach! Nein, dann nicht ... Ich habe als Kind zu viel über ihn gelacht ... Ich ziehe die Kirche Notre-Dame-des-Victoires vor. (Entſchieden.) Erſtens iſt die heilige Jungfrau ein Weib, und zweitens hat ſie einen Knaben gehabt wie ich.

Unter Geſchwiſtern

Frau v. Gineſt zieht ſich für das Diner an, welches ſie heute Abend bei ſich geben will. Die intimeren Prozeduren ihrer Toilette haben die Luft mit dem geſchwängert, was bei Zola „Ein kräftiger Geruch“, bei den Herren Barthélemy und Mery „Frauenmiasmen, berauſchende Atome“ genannt wird.

Aufrecht vor dem Ankleideſpiegel ſtehend, im Korſett und Unterrock (brochierte, ſchwarze Seide mit kleinen Blumenkörbchen eingewoben), muſtert ſie eingehend ihr Geſicht. Dieſes Geſicht zählt nicht mehr denn zwanzig Jahre; blonde Haare rahmen es ein und es iſt beinahe ſo reizend wie das von Fräulein Feriel. Auf einem kleinen Tiſchchen in der Nähe liegen verſchiedene Etuis, offen und geſchloſſen, auf die Wahl wartend, welche die Laune der Dame dieſen Abend treffen wird.

Das Kammermädchen ſtellt im Toilettenzimmer nebenan einige Geſchirre in Ordnung.

Maxime tritt ein — ſechzehn Jahre alt, im Smoking, ſchwarzer Kravatte, vollſtändige Nonchalance. Frau v. Gineſt bemerkt ihn im Spiegel und ſtößt einen kurzen Schrei aus.

Frau v. Gineſt: Ach! ... Was für einen Schrecken du mir eingejagt haſt! ... Es iſt doch

einfältig von dir, mich so zu erschrecken ... Warum kommst du herein ohne anzuklopfen? Ich bin nicht angezogen, das gehört sich nicht.

Maxime: Das gehört sich nicht? Du stehst doch nicht im Hemd da? Zudem hat das gar nichts zu sagen ... Ich bin dein Bruder! ... Ja, wenn es dein Gemahl wäre, das wäre was anderes ... (Höflich.) Kann ich bleiben?

Frau v. Ginest: Bleibe, wenn du willst, aber faß nichts an, setze dich nieder und rühr' dich nicht.

(Maxime nimmt auf einem niedrigen Lehnstuhl dicht neben dem Spiegel Platz und beobachtet seine Schwester mit Aufmerksamkeit.)

Maxime: Höre, Germaine, deine Formen sind gegenwärtig besser denn je.

Frau v. Ginest (lächelnd): Danke schön ... Verstehst du dich denn in deinem Alter schon darauf? Lernt man solche Sachen bei den Schulkameraden?

Maxime: Nein ... So etwas lernt man ganz allein, indem man beobachtet, indem man vergleicht ... Es ist dasselbe wie mit den Pferden ... Ich habe in keinem Buch gelesen, warum ein Pferd hübsch oder nicht hübsch ist: trotzdem mache

ich mir mein Urteil über das erſte beſte Pferd, das vorübergeht. (Eine Pauſe.) So geht es mir mit dir, du biſt weder zu ſtark noch zu mager, du haſt eine reizende Haarfarbe und regelmäßige Züge; aber du biſt nicht mein Genre.

Frau v. Gineſt: Wirklich! Das iſt in der That ſchade.

(Sie ruft: „Urſule!“ Urſule kommt aus dem Toilettenzimmer. „Geben Sie mir meine Robe“, ſagt Frau v. Gineſt. Urſule kleidet ihre Herrin noch vollends an.)

Frau v. Gineſt (ironiſch): Darf man wiſſen, welches Genre das meines Herrn Bruders iſt?

Maxime (mit viel Natürlichkeit): Ja. Erſtens biſt du zu groß für mich. Ich meſſe nicht ganz hundertundſechzig Centimeter und du kennſt den Grundſatz: „Die Frau, welche man liebt, muß man auf ſeinen Armen tragen können.“ (Urſule lacht krampfhaft.) So läßt ſich Urſule zum Beiſpiel durch den Kutſcher des Hausbeſitzers die Dienſtbotentreppe hinauftragen . . . (Urſule faßt ſich und wird rot. Maxime hält inne, um ſich ſeines Erfolges zu freuen.)

Frau v. Gineſt: Aber, Urſule? . . .

Urſule (ſtotternd): Ach! Die gnädige Frau wird doch nicht glauben . . . Herr Maxime ſcherzt ja nur.

Maxime (kalt): Ich fahre fort . . . Ich

liebe die Frauen, die weniger groß sind als ich, mit enger Taille, aber rund um die Brust und die anderen Partien herum. Was das Gesicht anbelangt, so liebe ich die kleinen, vollen, welche Grübchen haben, und viel schwarzes Haar ... (Frau v. Ginest ist ganz mit dem Zuhaken ihrer Taille beschäftigt.) Du hörst nicht zu ...

Frau v. Ginest: O doch, ich höre ... (Geschäftig.) Sag einmal, Maxime?

Maxime: Was denn?

Frau v. Ginest: Findest du nicht diese Taille vorne zu weit ausgeschnitten? ...

Maxime (der sich erhebt, näher tritt und mustert): Gewiß! ... Es ist unzweifelhaft, daß ... Aber was thut es? Sie sitzt gut, und was du da zeigst, ist nicht häßlich. Wer wird bei Tisch an deiner Seite sitzen?

Frau v. Ginest: Rechts, Herr Frédéric Autexil, der Akademiker.

Maxime: Er ist Mitglied des Vereins zur Moralisierung des Straßenlebens; aber schließlich essen wir ja nicht auf der Straße; es geht ihn also nichts an ... Und links?

Frau v. Ginest: Links. (Sie zögert.) Herr von Marelle.

Maxime: Ach! Der! . . . (Frau v. Gineſt hüſtelt.) Kurz, deine Taille geht ganz gut. Nur beuge dich nicht zu weit vor, wenn du dir Salz nehmen willſt.

Frau v. Gineſt (zu Urſule): Gut. Gut. Urſule, bringen Sie jetzt das Toilettenzimmer in Ordnung. (Urſule geht hinaus; Frau v. Gineſt nähert ſich dem Tiſchchen mit Schmuckſachen, öffnet die Etuis und läßt die Steine blitzen. Zu Maxime.) Iſt es wirklich wahr, daß du den Kutſcher des Hausbeſitzers geſehen haſt, wie er ſie auf den Armen trug? . . .

Maxime: Und ob! Vorgeſtern . . . um fünf Uhr . . . Ich kam von Vaugirard zurück und ſtieg die Dienſtbotentreppe hinauf, um Frau Labarrière nicht zu begegnen, die von einem Beſuch bei Mama kam. Ach, was für Geſichter ſie ſchnitten, als ich ſie ertappte . . . Der Kutſcher drückte ſich dicht an die Wand, ohne ſein Bündel loszulaſſen . . .

Frau v. Gineſt: Dieſes Mädchen! . . . Dabei iſt ſie nicht hübſch . . . trotz ihrer Rundlichkeit und ihrem brünetten Teint wie du es liebſt.

Maxime: Oh! Danke ſchön! Meine müſſen beſſer gebaut ſein, als die.

Frau v. Gineſt (die ein Perlenhalsband vor dem Spiegel probiert): Haſt du denn dein Genre ſchon einmal angetroffen, mein kleiner, dreiſter Herr?

Maxime: Gewiß . . .

Frau v. Gineſt (geſpannt): In der Geſellſchaft?

Maxime: Wie du willſt . . . Mama empfängt ſie . . . zu dir kommt ſie. Etwas abenteurerhaft . . . Ach was! ich kann es dir ja wohl ſagen . . . Ich meine die kleine Irma de Vinesco.

Frau v. Gineſt: So? . . . Sie iſt hübſch, das iſt wahr. Aber wie alt iſt ſie denn? Sie iſt ja noch ein Kind?

Maxime: Sie iſt fünfzehn Jahre alt . . . Sie hat Hals und Bein ebenſo wohlgeformt wie du . . . Und dann iſt die Zeit vorüber, wo die jungen Männer alten reichen Witwen den Hof machten. Wir lieben keine Ahnenbilder.

Frau v. Gineſt (ironiſch): Und du haſt Fräulein von Vinesco deine Liebe geſtanden?

Maxime (beleidigt): Meine Liebe! Ich weiß nicht, warum du lachſt. Erſtens handelt es ſich nicht um Liebe . . . ſondern um Flirt . . . um Flirt in der guten Geſellſchaft, wo die Leidenſchaft weder mit dem einen, noch mit dem andern

Teil durchgeht. Ich denke, um dieſen Sport zu betreiben, braucht man nicht dekoriert oder kahlköpfig zu ſein wie Herr von Marelle.

Frau v. Gineſt: Wie kommſt du dazu, zu behaupten, Herr von Marelle ſei kahlköpfig?

Maxime: Pah! ... Jedenfalls fehlt wenig daran.

(Schweigen. Maxime muſtert mit Aufmerkſamkeit die Schmuckſachen ſeiner Schweſter.)

Maxime: Sag' mal, Germaine.

Frau v. Gineſt: Was?

Maxime: Du haſt viel Ringe.

Frau v. Gineſt: Ja, und?

Maxime: Weißt du, was du thun würdeſt, wenn du artig wäreſt?

Frau v. Gineſt: Nein.

Maxime: Du würdeſt mir einen für Irma geben. Sie hat außerordentlich viel Sinn für Juwelen, dieſe Kleine ... Und du begreifſt, mit den zwanzig Franken Taſchengeld alle zwei Wochen, die mir Papa giebt ... Ich habe ſchon verſucht, ihr Simili anzuhängen, aber ſie verſteht ſich auf den Artikel ... Sag, Germaine, willſt du mir dieſen Smaragd geben mit den kleinen Diamanten? ...

Frau v. Gineſt: Nein, durchaus nicht. Es iſt doch nicht meine Sache, deine kleinen verliebten Dämchen auszuſchmücken!

Maxime: Germaine! Meine kleine Germaine! Ich bitte dich. Ich werde dir einen viel ſchöneren ſchenken, wenn Tante Lina geſtorben iſt!

Frau v. Gineſt: Nein. Ein für allemal, nein.

Maxime (kalt): Gut. Ich habe verſtanden. Ich will nicht darauf beharren. (Er ſetzt ſich in ziemlicher Entfernung von ſeiner Schweſter wieder hin und ſpricht längere Zeit nichts. Dann fragt er mit gleichgültiger Miene.) Herr von Marelle ſpeiſt hier dieſen Abend?

Frau v. Gineſt: Ich habe dir es ſchon geſagt, ja. Was kann dich das übrigens kümmern?

Maxime: Gar nichts . . . (Nach einiger Zeit.) Glaubſt du, daß Herr von Marelle mit jemandem aus der Geſellſchaft ein Verhältnis hat?

Frau v. Gineſt (welche einen Solitäre an ihr linkes Ohr heftet): Ich weiß nichts davon . . . Das geht mich nichts an. Dich übrigens auch nicht.

Maxime: Nun! Mein Gott, es iſt unterhaltend wie alle Redereien. Und da ich den Herrn von Marelle vor einigen Tagen aus

einer Parterrewohnung der Rue Montalivet herauskommen ſah mit einer jungen, ſehr eleganten Frau ... (Frau v. Gineſt läßt ihren rechten Solitäre zur Erde fallen.) Aber was iſt dir denn?... (Er beeilt ſich, den Stein aufzuheben, und reicht ihn ſeiner Schweſter. Einige Augenblicke Schweigen.)

Frau v. Gineſt (nimmt den Ring mit dem Smaragd und den Diamanten aus dem Etui): Maxime!...

Maxime: Was giebt's, mein Schweſterchen?

Frau v. Gineſt (trocken): Da, nimm. (Sie ſieht ihm in die Augen.) Du wirſt es weit bringen, du ...

Maxime (ihr die Hand küſſend): Ich danke dir, Germaine. Ich werde dir das vergelten. Es iſt beſſer, wir bleiben gute Freunde, nicht wahr?

Die Büſte

Bei den Wahlen vom Jahre 188 . wählte die Gemeinde Varnay (Cher), bis dahin immer reaktionär, zum erstenmal einen republikanischen Gemeinderat. Diesen Umschwung verdankte man einem Grundbesitzer des Ortes, Herrn Fernay-Desclaux, welcher Beziehungen zum Ministerium unterhielt und der die Wähler durch die Hoffnung auf eine strategische Eisenbahn beeinflußt hatte, die in Friedenszeiten den Überfluß der Gegend an Geflügel, Eier und Gemüse nach Paris transportieren würde.

Herr Fernay-Desclaux war zum Gemeindepräsidenten erwählt. Er hatte als Beisitzenden den Maurermeister Barraché und den Wirt Compaing. Der Gemeindepräsident stammte aus einer von alters her liberal gesinnten Familie und war der Regierung aufrichtig ergeben. Die Beisitzenden dagegen und die übrigen Mitglieder des

Gemeinderates, erst ganz neuerdings anderer politischer Meinung, hüteten sich, dieselbe allzu offen zu zeigen. Es gab einige unter ihnen, die sich nicht wohl fühlten, wenn man sie ins Gesicht „Republikaner“ nannte.

Ein Ereignis gleich bei der ersten Sitzung des Rates ließ diese Lage deutlich erkennen.

Der Kamin im Sitzungssaal war mit einer Gipsbüste geschmückt und — sollte man es glauben — diese Büste war noch diejenige Napoleons III. ... Mein Gott, ja! des Kaisers ... Das Bild war am 4. September verschont geblieben — und da es bei den Leuten, die bisher den Sitzungssaal eingenommen, keinen Anstoß erregt hatte — Varnay ist ein sehr kleines, von jeder Reiseroute offizieller Gäste abgelegenes Dorf — so hielt es sich auch nach dem Fall des Machthabers, nach dessen Tod und nach dem gänzlichen Unterliegen seiner Partei.

Der Gemeindepräsident erklärte nun, man müsse dieser Taktlosigkeit ein Ende machen, und brachte den versammelten Rat ohne große Mühe dazu, Napoleon III. auf den Speicher hinauf zu verbannen. Als er jedoch zur Dekoration des Kamins den Ankauf einer Büste der Republik

auf Kosten der Gemeinde vorschlug, stieß er auf harten Widerstand. Schließlich mußte er versprechen, den Kunstgegenstand aus seinem Beutel, aus dem Beutel des Herrn Fernay-Desclaux bezahlen zu wollen: Unter diesen Umständen einigte sich der Rat; man machte ab, ein Schreiben an den Unterpräfekten zu richten, damit dieser herkomme und die Büste einweihe, welche sofort in Paris bestellt wurde.

Der Unterpräfekt antwortete telegraphisch: „Ich schätze mich glücklich, die schöne Gemeinde Varnay, endlich der Reaktion entrissen, besuchen zu können."

Fünf Tage später brachte der Schnellzug eine längliche Kiste für den Gemeinderat, überall mit den Worten „amtlich" und „zerbrechlich" bedruckt. Die Büste war angekommen.

Herr Fernay-Desclaux rief sämtliche disponiblen Gemeinderatsmitglieder zusammen. Die Kiste wurde in ihrer Gegenwart geöffnet. Sie enthielt viel Heu und Papier und unter dieser Packung einen Haufen unförmlicher Gipsklumpen: die Büste war auf dem Wege herumgeworfen worden und zerbrochen. Einzig unversehrt war der Sockel mit einem von Lorbeeren umkränzten Monogramm R. F.

Der Gemeinderat war dadurch sehr unangenehm berührt. Nur Barraché, der erste Beisitzende, lachte in seinen Bart hinein und freute sich über das Unglück, denn er beneidete insgeheim den Gemeindepräsidenten um seine Stellung, welche ihm Gelegenheit zu solchen Freigebigkeiten bot. Dem Gemeindepräsidenten genügte es, kaltblütig beizufügen: „Das Unglück ist bedauerlich, aber sehr leicht wieder gut zu machen. Die Eisenbahngesellschaft ist für die Gegenstände verantwortlich, welche man ihr anvertraut. Ich werde eine Eingabe machen und bin überzeugt, daß sie die Büste auf ihre Kosten ersetzen wird."

Barraché glaubte daran nicht und trug den Kopf hoch. Er nährte die geheime Hoffnung, die Eisenbahngesellschaft werde die Forderung zurückweisen. Er wurde enttäuscht. Kaum war eine Woche verflossen, kam eine Kiste, die neue Büste enthaltend, in Varnay an.

Sie wurde mit unglaublicher Vorsicht in Gegenwart des Gemeinderats aufgemacht. Als man Heu und Papier entfernt hatte, konnten die Räte einen Schrei der Bewunderung nicht zurückhalten. Das hehre Bild zeigte sich in

blendender Weiße, auf dem Rücken liegend. Es war keine von den nichtigen Republiken, welche ebensogut die Freiheit, den Ackerbau oder ganz einfach eine Stadt Frankreichs darstellen können, mit unbestimmter Physiognomie, im glatten Haar den Ährenkranz, den Busen schamhaft verdeckt: Diese hier hatte ein energisches Gesicht, weit geöffnete Nasenflügel und einen befehlenden Mund.

Sie war mit der phrygischen Mütze angethan, ihr offenes Hemd ließ eine runde Kehle sehen, welche von einem revolutionären Atem bewegt zu werden schien.

Barraché erklärte sich für besiegt und rief: „Daß mich der Teufel hol', das Mädel ist schön!"

Und Compaing in seiner Aufregung sagte ihm ins Ohr:

„Heh, Vater Barraché, mit einer kleinen Freundin wie dieser hier könnte man die Ehefrau wohl entbehren, nicht wahr?"

Als aber der Gemeindepräsident die Büste von ihrem Heulager aufheben wollte, um sie auf den Kamin zu stellen, fiel sie in drei Stücke auseinander. Zwei feine Brüche, die niemand zuvor gesehen hatte, liefen um die ganze Büste

herum, der eine oben bei den Augen, der andere unten am Hals.

Herr Fernay-Desclaux war bestürzt über das Schicksal, das so hartnäckig seine Pläne vereitelte. Unbeweglich und schweigsam betrachtete er die drei Stücke der Republik, welche getrennt die Idee an einen gerichtlich ausgeführten Abguß auf dem Leichnam eines schrecklich Ermordeten wachriefen. Was war da zu thun? Von der Eisenbahngesellschaft eine dritte Büste verlangen? Die Gefahr laufen, noch einmal eine zerbrochene Gipsfigur zu bekommen? Nein. Da war schon besser, auf den Plan einer Einweihung zu verzichten ... an den Unterpräfekten zu schreiben ... das Geschehene zu berichten ...

Da sagte Barraché, der die Büste seit einiger Zeit aufmerksam betrachtete:

„Ich würde dieses Bildnis, wenn man mir dasselbe anvertraute, wohl wieder in Stand setzen."

„Ihr könntet das thun, Barraché?" rief der Gemeindepräsident, indem er beide Hände seines Beisitzenden ergriff.

„Ei gewiß! ... Es fehlen ja keine Stücke. Ich lege die drei aneinander, stecke einen Stock

in das Innere und gieße Gips hinein. Es wird fester halten als zuvor, als es hohl war!"

Man übergab Barraché die Büste, der sie mit nach Hause nahm. Vor Abend brachte er sie, in Stand gesetzt, in das Gemeindehaus. Die Bruchlinien waren gänzlich unsichtbar. Man stellte sie im Gang auf, wo die gesamte Gemeinde im Gänsemarsch vorbeidefilierte: Die Bewunderung teilte sich zwischen Herrn Fernay-Desclaux, der sie bezahlt, und Barraché, der sie ausgebessert hatte. Die Reaktionären kamen mit den Übrigen; da aber der frische Gips, den man hineingegossen, einen eigentümlichen, schwefligen Geruch verbreitete, erklärten sie verächtlich, die Republik des Gemeindepräsidenten dufte übel.

Tags darauf war der Geruch verschwunden, aber gegen Abend zeigte sich eine neue, eigentümliche Erscheinung. Die Republik sprang überall, auf der Stirne öffneten sich eine Masse Risse, ebenso auf den Wangen, auf der Kehle. Der erschrockene Gemeindeschreiber lief, um Barraché zu holen.

„Ich weiß, woher das kommt," murmelte der Maurer. „Der nasse Gips inwendig hat sich beim Trocknen ausgedehnt . . . Man kann

nichts thun bis alles trocken ist. Nachher werde ich die Risse ausfüllen.

Das Gerücht von dem Ereignis verbreitete sich in der Gemeinde, und die Prozession der Besucher begann von neuem. Man mußte die Büste der allgemeinen Neugierde entziehen.

„Sie kracht schon zusammen, ihre Republik," sagte der Pfarrer, indem er sich die Hände rieb. „Sie werden sie nicht einweihen können."

Man tauschte unfreundliche Worte aus. Bei Compaing kam es zu einer Schlägerei.

Wie Barraché versprochen hatte, war das Unglück bald wieder gut gemacht. Es blieben zwar noch einige Spuren auf dem Gesicht zurück, aber im ganzen besaß man immer noch eine recht annehmbare Republik. Das Datum der Einweihung blieb auf den folgenden Sonntag festgesetzt. Um der Festlichkeit mehr Weihe zu geben, bedeckte man die Büste mit einem Schleier von Leinenzeug, welchen man unter dem Hals zusammenknüpfte. Der Unterpräfekt sollte mit eigener Hand den Schleier lüften.

Am Vorabend der Ceremonie kam Barraché mit besorgter Miene zum Gemeindepräsidenten.

„Es wäre nicht überflüssig, wenn wir die

Republik noch einmal besichtigen, sie könnte noch ein oder zwei Risse haben."

Desclaux stimmte bei. Sie begaben sich in den Sitzungssaal und entfernten den Schleier. Ein schreckliches Schauspiel bot sich ihnen dar.

Das ganze Gesicht der Republik, ihr Hals, ihre Kehle, die phrygische Mütze waren abwechselnd mit grünlichen Bläschen und fürchterlichen schwarzen Flecken bedeckt. Man hätte glauben können, eine jener Wachsfiguren aus einem medizinischen Museum vor sich zu haben, auf denen man die verschiedenen Erkrankungen der Haut künstlich darstellt.

Der Gemeindepräsident und der Beisitzende blickten sich an und waren wie vom Donner gerührt.

„Kann man das entfernen?" fragte der Gemeindepräsident.

Der Beisitzende erwiderte, indem er mit dem Nagel eines der Bläschen wegkratzte:

„Nein, ganz unmöglich . . . Es ist Schimmel gerade wie auf einer Mauer. Das kommt von innen heraus."

„Aber dann sind wir ja verloren . . . Wir können doch ein solches Scheusal nicht einweihen . . . Alles ist Eure Schuld, Barraché . . . Ihr

habt die Büſte ſo ungeſchickt repariert ... Jetzt haben wir nicht einmal mehr Zeit, eine andere kommen zu laſſen ..."

Barraché fühlte ſich ſchuldig und ließ den Kopf hängen. Plötzlich hatte er einen Gedanken.

„Sagt mir doch, Herr Gemeindepräſident, wenn man das alte Bild einweihen würde, welches vorher daſtand, das des verſtorbenen Kaiſers ..."

„Die Büſte des Kaiſers? ... Ihr ſeid wohl verrückt? Wollt Ihr etwa eine Büſte des Kaiſers durch einen Unterpräfekten der Republik einweihen laſſen!"

„Aber nein: Laßt mich doch ausreden, Herr Desclaux. Ich werde das alte Bild holen, den Schnauzbart und den Ziegenbart wegſchaffen, ihm eine ſolche Nachtmütze auf den Kopf ſetzen wie dieſe da hat ... das würde doch ſchließlich eine ganz gute Republik werden?"

Der Gemeindepräſident glaubte nicht mehr an das Talent Barrachés und machte Einwände; ſelbſt umgeformt würde die Büſte des Kaiſers niemals der Republik gleichen.

„Hört," ſagte Barraché. „Die Republik iſt keine wirkliche Perſon, niemand hat ſie

geſehen ... man wird daher nicht wiſſen können, ob das Bild ihr ähnlich ſieht oder nicht."

Fernay-Desclaux war des Streitens müde und willigte ein. Man beſchloß, niemandem von dem Verſuch etwas zu ſagen, aus Furcht vor einem Mißerfolg.

Barraché ſchaffte Gips auf den Speicher des Gemeindehauſes und arbeitete mit ſeinen großen Händen an der Büſte des Kaiſers, bemüht, dieſer eine Ähnlichkeit mit der andern zu geben. Der Abend brach herein und die Arbeit war beendet. Er rief den Gemeindepräſidenten und zeigte ihm ſein Werk.

Gewiß war dieſe Republik Barrachés mit ihrer tiefen Stirne, mit der gebogenen Naſe, ihren ſtarken, flachen Wangen eine merkwürdige Republik; aber die phrygiſche Mütze, genau nach dem Muſter der andern modelliert, rettete alles. Der Gemeindepräſident, erſtaunt über den Erfolg des Maurers, rief aus:

„Eure Büſte iſt wirklich nicht übel! Ich hätte niemals geglaubt, daß Ihr deſſen fähig wäret."

„Man thut ſein Beſtes," antwortete der Beiſitzende, deſſen Humor wieder erwacht war.

Und indem er ein Päckchen in die Hand des Gemeindepräſidenten legte, fügte er hinzu:

„Hier, Herr Gemeindepräſident, das müßt Ihr irgendwo in Euren Schubladen verwahren, es kann uns vielleicht wieder einmal dienen . . .“

Der Gemeindepräſident fragte:

„Was iſt das? . . .“

„Es iſt der Schnauzbart und der Ziegenbart des Kaiſers . . . Ich habe ſie ſehr, ſehr ſorgfältig abgenommen . . . Sollte es einmal geſchehen, daß die Republik . . . Ihr verſteht mich . . . mit aller Achtung vor Eurer Amtswürde . . . daß die Republik über den Haufen geworfen wird . . . nun, dann nehme ich dem Bild die Nachtmütze weg, klebe Schnauz- und Ziegenbart wieder an und wir haben unſern Kaiſer auf dem Kamin, ohne daß es die Gemeinde einen Centime gekoſtet hat!“

Junge Eheleute

Es geht gegen ein Uhr nachts; Herr und Frau X., erst seit kurzer Zeit verheiratet, liegen in einem Bett; im Zimmer herrscht vollständiges Dunkel. Sie schlafen noch nicht und plaudern, die Hände ineinandergelegt.

Herr X.: . . . einer der unglücklichsten Augenblicke meines Junggesellenlebens. Und doch liebte ich dich; wirklich, ich liebte dich wahnsinnig; zum erstenmal hatte ich jenes eigentümliche Empfinden, daß es nur eine Frau giebt auf der Welt, daß die andern nicht in Betracht kommen, nicht existieren . . . (Frau X. drückt ihrem Gemahl die Hand.) Oh! das, was ich da sage, ist durchaus wahr . . . Und doch, trotz alledem hatte ich die Empfindung, ich steige zum Zahnarzt hinauf, als ich vor dem Haus deiner Eltern stand . . .

Frau X.: Danke schön! . . . (Sie zieht ihre Hand zurück.)

Herr X. (der die Hand seiner Frau wieder er-

greift): So laß mich doch sprechen ... wir plaudern ja nur ... Was willst du? Diese Besuche, deine Mutter im Nebenzimmer und die Verbindungsthüre offen, waren nicht lustig ... Der Gedanke, daß sie zuhörte, schnitt mir die Rede ab; ich dachte: alles, was ich da sage, erzählt die A ... (von vorn anfangend) wird die Mutter von Lüce ihrem Gatten erzählen, heute abend, wenn sie zusammen im Bett liegen ... ich sah die Scene vor mir ... und ich wurde dumm, ganz dumm! ...

Frau X.: Aber du warst gar nicht dumm, nein ... du warst sehr nett! ...

Herr X.: Dabei bedenke, daß ich sehr verliebt in dich war, physisch ... sehr verliebt, das verwirrte meine Gedanken vollends ...

Frau X. (nähert sich): Also ich wirkte damals schon bestrickend auf dich?

Herr X.: Das will ich glauben ... Du hattest Handbewegungen, Stellungen, die mich einfach verrückt machten ...

Frau X.: Welche zum Beispiel, erzähle?

Herr X.: Nun, wenn du dich niederbeugtest, um im Musikständer etwas zu holen ... Oder wenn du die Arme vor dem Spiegel empor-

hobſt, um eine Haarlocke zu ordnen ... Oh! dann hatte ich wohl Luſt zu ... ich weiß nicht was!

(Zärtlicher Händedruck. Schweigen. Überlegen.)

Frau X.: Was ich eigentlich fragen wollte ... Angenommen, Mama wäre nicht im Nebenzimmer, die Verbindungsthüre nicht offen geweſen ... Angenommen ... man hätte uns beide ... allein gelaſſen während eines ganzen Nachmittages ...

Herr X.: Nun?

Frau X.: Nun! Glaubſt du, es wäre etwas vorgefallen zwiſchen uns ... etwas von Bedeutung?

Herr X.: Etwas von Bedeutung ... Ach mein Gott! Ich glaube nicht. Ich war durchaus entſchloſſen, du verſtehſt, meine Frau vor der Heirat mit aller Zurückhaltung zu behandeln ... ich würde mich ſo gut wie möglich zuſammengenommen haben ... Und da du nicht angefangen hätteſt, nicht wahr? ...

Frau X.: Oh! Das gewiß nicht! ....

Herr X.: Wir hätten einfach einen ſchlechten Nachmittag verlebt.

(Schweigen. Überlegen.)

Herr X.: Wenn ich mich aber nicht zuſammen-

Und indem er ein Päckchen in die Hand des Gemeindepräsidenten legte, fügte er hinzu:

„Hier, Herr Gemeindepräsident, das müßt Ihr irgendwo in Euren Schubladen verwahren, es kann uns vielleicht wieder einmal dienen . . .“

Der Gemeindepräsident fragte:

„Was ist das? . . .“

„Es ist der Schnauzbart und der Ziegenbart des Kaisers . . . Ich habe sie sehr, sehr sorgfältig abgenommen . . . Sollte es einmal geschehen, daß die Republik . . . Ihr versteht mich . . . mit aller Achtung vor Eurer Amtswürde . . . daß die Republik über den Haufen geworfen wird . . . nun, dann nehme ich dem Bild die Nachtmütze weg, klebe Schnauz- und Ziegenbart wieder an und wir haben unsern Kaiser auf dem Kamin, ohne daß es die Gemeinde einen Centime gekostet hat!“

Junge Eheleute

Es geht gegen ein Uhr nachts; Herr und Frau X., erst seit kurzer Zeit verheiratet, liegen in einem Bett; im Zimmer herrscht vollständiges Dunkel. Sie schlafen noch nicht und plaudern, die Hände ineinandergelegt.

Herr X.: . . . einer der unglücklichsten Augenblicke meines Junggesellenlebens. Und doch liebte ich dich; wirklich, ich liebte dich wahnsinnig; zum erstenmal hatte ich jenes eigentümliche Empfinden, daß es nur eine Frau giebt auf der Welt, daß die andern nicht in Betracht kommen, nicht existieren . . . (Frau X. drückt ihrem Gemahl die Hand.) Oh! das, was ich da sage, ist durchaus wahr . . . Und doch, trotz alledem hatte ich die Empfindung, ich steige zum Zahnarzt hinauf, als ich vor dem Haus deiner Eltern stand . . .

Frau X.: Danke schön! . . . (Sie zieht ihre Hand zurück.)

Herr X. (der die Hand seiner Frau wieder er-

greift): So laß mich doch sprechen ... wir plaudern ja nur ... Was willst du? Diese Besuche, deine Mutter im Nebenzimmer und die Verbindungsthüre offen, waren nicht lustig ... Der Gedanke, daß sie zuhörte, schnitt mir die Rede ab; ich dachte: alles, was ich da sage, erzählt die A ... (von vorn anfangend) wird die Mutter von Lüce ihrem Gatten erzählen, heute abend, wenn sie zusammen im Bett liegen ... ich sah die Scene vor mir ... und ich wurde dumm, ganz dumm! ...

Frau X.: Aber du warst gar nicht dumm, nein ... du warst sehr nett! ...

Herr X.: Dabei bedenke, daß ich sehr verliebt in dich war, physisch ... sehr verliebt, das verwirrte meine Gedanken vollends ...

Frau X. (nähert sich): Also ich wirkte damals schon bestrickend auf dich?

Herr X.: Das will ich glauben ... Du hattest Handbewegungen, Stellungen, die mich einfach verrückt machten ...

Frau X.: Welche zum Beispiel, erzähle?

Herr X.: Nun, wenn du dich niederbeugtest, um im Musikständer etwas zu holen ... Oder wenn du die Arme vor dem Spiegel empor-

hobſt, um eine Haarlocke zu ordnen ... Oh! dann hatte ich wohl Luſt zu ... ich weiß nicht was!

(Zärtlicher Händedruck. Schweigen. Überlegen.)

Frau X.: Was ich eigentlich fragen wollte ... Angenommen, Mama wäre nicht im Nebenzimmer, die Verbindungsthüre nicht offen geweſen ... Angenommen ... man hätte uns beide ... allein gelaſſen während eines ganzen Nachmittages ...

Herr X.: Nun?

Frau X.: Nun! Glaubſt du, es wäre etwas vorgefallen zwiſchen uns ... etwas von Bedeutung?

Herr X.: Etwas von Bedeutung ... Ach mein Gott! Ich glaube nicht. Ich war durchaus entſchloſſen, du verſtehſt, meine Frau vor der Heirat mit aller Zurückhaltung zu behandeln ... ich würde mich ſo gut wie möglich zuſammengenommen haben ... Und da du nicht angefangen hätteſt, nicht wahr? ...

Frau X.: Oh! Das gewiß nicht! ....

Herr X.: Wir hätten einfach einen ſchlechten Nachmittag verlebt.

(Schweigen. Überlegen.)

Herr X.: Wenn ich mich aber nicht zuſammen-

genommen hätte? ... Wenn ich nicht vernünftig gewesen wäre? ... Gesetzt den Fall, ich hätte Dummheiten machen wollen? (Frau X. antwortet nicht.) Gesetzt den Fall, ich würde versucht haben, unartig zu sein, was hättest du gethan? ...

Frau X. (langsam, als mache sie eine aufrichtige Anstrengung sich die Scene zu vergegenwärtigen): Gott! ... Anfangs würde ich sehr erschrocken sein ... Ich würde geschrien, gebeten haben, ich hätte mich verteidigt ... Du würdest mir doch keine Gewalt angewandt, mir nicht wehe gethan haben? ...

Herr X.: Nein, sicher nicht! ... aber schließlich, angenommen ...

Frau X.: Ja, dann, mein Freund, wärst du natürlich der Stärkere gewesen, sehr wahrscheinlich hättest du mich bezwungen ... Und ich hätte dich nachher nicht weniger geliebt!

(Sie küssen sich zärtlich.)

Herr X.: Du liebtest mich also?

Frau X.: Oh! Ja, ich liebte dich ...

Herr X. (einschmeichelnd): Wie liebtest du mich denn, Herzchen? Liebtest du mich ... zärtlich ... wie deine Eltern ...

Frau X. (unterbrechend): Oh! nein ...

Herr X.: Aber wie liebtest du mich dann?

(Frau X. schweigt.) Warst du auch ... überreizt ... wie ich? ...

Frau X.: Mein Gott! Was soll ich dir sagen ... Ja, ich fühlte eine gewisse Verwirrung ...

Herr X.: Physisch?

Frau X.: Ja, physisch ... Aber da ich gar nichts wußte, konnte ich mir die Sache nicht erklären ... Ich machte sie mir zum Vorwurf ...

Herr X.: Erinnerst du dich noch an den Tag, da ich dich auf den Hals küßte; du standest vor dem Spiegel um dir eine Locke aufzustecken ... Du wurdest ganz rot, rührtest dich nicht und hast nichts gesagt. Was für einen Eindruck machte dir dieser Kuß?

Frau X. (mit unsicherer Stimme): Oh! Ja! Ich erinnere mich wohl ... Ich dachte zwei Tage lang nur an das ...

Herr X.: Aber was war der Eindruck im Augenblick selber, erzähle? (Frau X. schweigt.) Du willst es mir nicht sagen? ... (Er nähert sich mit dem Mund dem Ohr von Frau X. und fährt fort sie auszufragen.)

Frau X. (lachend): Nein! schweig doch! ...

Und indem er ein Päckchen in die Hand des Gemeindepräsidenten legte, fügte er hinzu:

„Hier, Herr Gemeindepräsident, das müßt Ihr irgendwo in Euren Schubladen verwahren, es kann uns vielleicht wieder einmal dienen . . ."

Der Gemeindepräsident fragte:

„Was ist das? . . ."

„Es ist der Schnauzbart und der Ziegenbart des Kaisers . . . Ich habe sie sehr, sehr sorgfältig abgenommen . . . Sollte es einmal geschehen, daß die Republik . . . Ihr versteht mich . . . mit aller Achtung vor Eurer Amtswürde . . . daß die Republik über den Haufen geworfen wird . . . nun, dann nehme ich dem Bild die Nachtmütze weg, klebe Schnauz- und Ziegenbart wieder an und wir haben unsern Kaiser auf dem Kamin, ohne daß es die Gemeinde einen Centime gekostet hat!"

Junge Eheleute

Es geht gegen ein Uhr nachts; Herr und Frau X., erst seit kurzer Zeit verheiratet, liegen in einem Bett; im Zimmer herrscht vollständiges Dunkel. Sie schlafen noch nicht und plaudern, die Hände ineinandergelegt.

Herr X.: . . . einer der unglücklichsten Augenblicke meines Junggesellenlebens. Und doch liebte ich dich; wirklich, ich liebte dich wahnsinnig; zum erstenmal hatte ich jenes eigentümliche Empfinden, daß es nur eine Frau giebt auf der Welt, daß die andern nicht in Betracht kommen, nicht existieren . . . (Frau X. drückt ihrem Gemahl die Hand.) Oh! das, was ich da sage, ist durchaus wahr . . . Und doch, trotz alledem hatte ich die Empfindung, ich steige zum Zahnarzt hinauf, als ich vor dem Haus deiner Eltern stand . . .

Frau X.: Danke schön! . . . (Sie zieht ihre Hand zurück.)

Herr X. (der die Hand seiner Frau wieder er-

greift): So laß mich doch sprechen ... wir plaudern ja nur ... Was willst du? Diese Besuche, deine Mutter im Nebenzimmer und die Verbindungsthüre offen, waren nicht lustig ... Der Gedanke, daß sie zuhörte, schnitt mir die Rede ab; ich dachte: alles, was ich da sage, erzählt die A ... (von vorn anfangend) wird die Mutter von Lüce ihrem Gatten erzählen, heute abend, wenn sie zusammen im Bett liegen ... ich sah die Scene vor mir ... und ich wurde dumm, ganz dumm! ...

Frau X.: Aber du warst gar nicht dumm, nein ... du warst sehr nett! ...

Herr X.: Dabei bedenke, daß ich sehr verliebt in dich war, physisch ... sehr verliebt, das verwirrte meine Gedanken vollends ...

Frau X. (nähert sich): Also ich wirkte damals schon bestrickend auf dich?

Herr X.: Das will ich glauben ... Du hattest Handbewegungen, Stellungen, die mich einfach verrückt machten ...

Frau X.: Welche zum Beispiel, erzähle?

Herr X.: Nun, wenn du dich niederbeugtest, um im Musikständer etwas zu holen ... Oder wenn du die Arme vor dem Spiegel empor-

hobſt, um eine Haarlocke zu ordnen ... Oh! dann hatte ich wohl Luſt zu ... ich weiß nicht was!

(Zärtlicher Händedruck. Schweigen. Überlegen.)

Frau X.: Was ich eigentlich fragen wollte ... Angenommen, Mama wäre nicht im Nebenzimmer, die Verbindungsthüre nicht offen geweſen ... Angenommen ... man hätte uns beide ... allein gelaſſen während eines ganzen Nachmittages ...

Herr X.: Nun?

Frau X.: Nun! Glaubſt du, es wäre etwas vorgefallen zwiſchen uns ... etwas von Bedeutung?

Herr X.: Etwas von Bedeutung ... Ach mein Gott! Ich glaube nicht. Ich war durchaus entſchloſſen, du verſtehſt, meine Frau vor der Heirat mit aller Zurückhaltung zu behandeln ... ich würde mich ſo gut wie möglich zuſammengenommen haben ... Und da du nicht angefangen hätteſt, nicht wahr? ...

Frau X.: Oh! Das gewiß nicht! ....

Herr X.: Wir hätten einfach einen ſchlechten Nachmittag verlebt.

(Schweigen. Überlegen.)

Herr X.: Wenn ich mich aber nicht zuſammen-

genommen hätte? ... Wenn ich nicht vernünftig gewesen wäre? ... Gesetzt den Fall, ich hätte Dummheiten machen wollen? (Frau X. antwortet nicht.) Gesetzt den Fall, ich würde versucht haben, unartig zu sein, was hättest du gethan? ...

Frau X. (langsam, als mache sie eine aufrichtige Anstrengung sich die Scene zu vergegenwärtigen): Gott! ... Anfangs würde ich sehr erschrocken sein ... Ich würde geschrien, gebeten haben, ich hätte mich verteidigt ... Du würdest mir doch keine Gewalt angewandt, mir nicht wehe gethan haben? ...

Herr X.: Nein, sicher nicht! ... aber schließlich, angenommen ...

Frau X.: Ja, dann, mein Freund, wärst du natürlich der Stärkere gewesen, sehr wahrscheinlich hättest du mich bezwungen ... Und ich hätte dich nachher nicht weniger geliebt!

(Sie küssen sich zärtlich.)

Herr X.: Du liebtest mich also?

Frau X.: Oh! Ja, ich liebte dich ...

Herr X. (einschmeichelnd): Wie liebtest du mich denn, Herzchen? Liebtest du mich ... zärtlich ... wie deine Eltern ...

Frau X. (unterbrechend): Oh! nein ...

Herr X.: Aber wie liebtest du mich dann?

(Frau X. schweigt.) Warst du auch ... überreizt ... wie ich? ...

Frau X.: Mein Gott! Was soll ich dir sagen ... Ja, ich fühlte eine gewisse Verwirrung ...

Herr X.: Physisch?

Frau X.: Ja, physisch ... Aber da ich gar nichts wußte, konnte ich mir die Sache nicht erklären ... Ich machte sie mir zum Vorwurf ...

Herr X.: Erinnerst du dich noch an den Tag, da ich dich auf den Hals küßte; du standest vor dem Spiegel um dir eine Locke aufzustecken ... Du wurdest ganz rot, rührtest dich nicht und hast nichts gesagt. Was für einen Eindruck machte dir dieser Kuß?

Frau X. (mit unsicherer Stimme): Oh! Ja! Ich erinnere mich wohl ... Ich dachte zwei Tage lang nur an das ...

Herr X.: Aber was war der Eindruck im Augenblick selber, erzähle? (Frau X. schweigt.) Du willst es mir nicht sagen? ... (Er nähert sich mit dem Mund dem Ohr von Frau X. und fährt fort sie auszufragen.)

Frau X. (lachend): Nein! schweig doch! ...

Weiß ich es denn? ... Ich kann mich nicht erinnern ...

Herr X. (immer eindringlicher): Ich bitte dich, kleine, angebetete Lüce, antworte mir auf meine Frage ...

Frau X.: Nun gut! Ja! Bist du jetzt zufrieden?

Herr X.: Ich bete dich an!

(Zärtlicher Händedruck. Schweigen. Überlegen.)

Frau X. (langsam): Und doch, ist es nicht eigentümlich, daß du und ich ... jetzt ... nebeneinanderliegen ... unangekleidet ... und ganz ruhig, wir beide, die wir so außer uns waren infolge eines Kusses?

Herr X.: Oh! Ruhig ... Erstens nicht so ganz ruhig! ... und dann, soll das ein Vorwurf sein? ...

Frau X.: Nein, mein Freund ... Zudem müßte ich mir dasselbe vorwerfen ... Ich führe nur die Thatsache an ... Wir waren diesen Abend im Theater, sind müde und haben vor allem Lust zu schlafen.

(Schweigen.)

Herr X.: Das hindert nicht, daß ich dich innig liebe, meine Süße ... und daß ich es vorziehe,

so wie es jetzt ist, als zur Zeit, da ich dir den Kuß auf den Hals gab!

Frau X. (etwas traurig): So denke auch ich, mein Freund ... Du hast recht.

(Weiteres Schweigen. Dann deutliche Schlafgeräusche.)

Die Feindin

Als ich vor ſechs Jahren — mein Gott, ſchon ſechs Jahre ſind es her — meinen armen Gatten verlor, da wäre ich, ſo ſcheint es mir, umgekommen vor Traurigkeit, hätte ich nicht Bébé gehabt . . . Ich nannte ihn noch Bébé: und doch wurde er gerade neun Jahre alt, mein kleiner Maurice, an jenem Tage, da wir allein auf der Welt ſtanden und niemand anderen für unſere Liebe hatten. Was ſeine Intelligenz und ſein Herz anbelangt, ſo war er allerdings ein Mann. Als ich in den erſten Augenblicken wahnſinnigen Schmerzes den Kopf verlor und ausrief: „Mein Gott, mein Gott! Was wird aus mir werden!“ da — ich ſehe ihn noch wie er ſeine Arme von hinten um meinen Hals legte und ſeine feuchte Wange auf die meine preßte — ſtammelte er mir ins Ohr: „Nun, und ich, Mama?“ Oh, der Süße! Er hatte recht. Es war undankbar

und wahnsinnig zu verzagen, da er mir doch lieb! . . .

So habe ich ein Mittel gefunden, um glücklich zu sein — der Aufrichtigkeit wegen muß ich hinzufügen — um glücklich zu sein in meiner Einsamkeit und Trauer. Ich fand nie viel Geschmack am Ausgehen, an Theater- und Gesellschaftsabenden, am Visitenmachen. Das Schönste für mich ist, jemanden bei mir zu haben, den ich in mein Herz schließen kann, der zärtlich ist und Liebkosungen gern hat wie ich. Als kleines Mädchen besaß ich eine Großmutter, die war so . . . ich bewahre daher meine Kindheit im köstlichsten Andenken. Nach ihrem Tode lebte ich zwar noch immer sehr angenehm, sehr ruhig bei meinen Eltern; trotzdem waren es leere, langweilige, gleichgültige Jahre. Man liebte mich nicht wie ich geliebt sein will. Dieses Glück fand ich in der Zärtlichkeit meines Gatten wieder . . . Aber niemand, niemand versteht besser mich zu lieben und sich lieben zu lassen als mein Sohn. Ich glaube, das kommt, weil wir dasselbe Herz haben.

Liebt man in dieser Weise, so braucht man keinen großen Reichtum, um sich glücklich zu

fühlen. Jeder beſchäftigt ſich mit dem andern gerade ſo natürlich und ununterbrochen wie mit ſich ſelbſt. Des Morgens ſtehen wir gleichzeitig auf, ſchlürfen unſern Thee zur ſelben Stunde an demſelben kleinen Tiſch, und nach jedem Schluck küſſen wir uns: Denn wir müſſen uns doch für das nächtliche Faſten ſchadlos halten! . . . Dann machen wir zuſammen „unſere Aufgaben“. Maurice geht in die Privatſchule, das heißt, er beſucht die Wiederholungskurſe in einem von Prieſtern gehaltenen Inſtitut, gerade gegenüber von uns; er braucht nur die Straße zu überſchreiten. Mit ſeinen fünfzehn Jahren iſt er in Tertia, das iſt das gewöhnliche Alter für dieſe Klaſſe . . . Vor zwei, drei Jahren konnte ich ihm noch in der Rechtſchreibung und ſogar im Lateiniſchen helfen. Jetzt aber iſt er weit vorgerückt und liebt es, mich, wie er ſich ausdrückt, „auf den Leim zu führen“. Aber ungeachtet deſſen will er, daß ich bei ihm bleibe, wenn er arbeitet, daß ich ſeine Überſetzung leſe und die Beweiſe ſeiner mathematiſchen Fragen mit anhöre . . . Die Zeit, da er in den Repetitionskurs gehen muß, rückt heran, volle zwei Stunden lang ſehe ich ihn nicht mehr. Um Mittag

kommt er zum Eſſen zurück: Nach der Mahlzeit machen wir unſere Beſorgungen in der Stadt. Es gefällt ihm, mich gut angezogen zu ſehen; niemals kaufe ich einen Hut, einen Stoff oder ſelbſt nur einen Schleier, ohne daß Maurice dabei iſt. Entſpricht das Gewählte ſeinem Geſchmack, dann hüpft er vor Vergnügen, küßt mich und ſagt mir, ich ſei hübſch, es gäbe keine hübſchere Dame als ſeine Mutter. Teurer, ſüßer Sohn! Wäreſt du nicht, es ließe mich wirklich kalt, hübſch zu ſein oder nicht.

Um fünf Uhr ſetzen wir uns von neuem an unſere Aufgaben und arbeiten bis zum Nachteſſen. Maurice iſt Feinſchmecker und erlaubt mir, daß ich ihn von Zeit zu Zeit allein laſſe um die Köchin zu überwachen. Wir eſſen langſam; nach dem Eſſen verlaſſen wir das Haus ſelten. Ich ſetze mich in einen weiten Armſtuhl mit hoher Lehne, ein Erbſtück meiner Großmutter; Maurice kommt auf meinen Schoß: er iſt nicht groß: wenn er ſo auf mir ſitzt, berühren ſeine Füße nicht den Boden. Wir ſchwatzen, wir ſagen uns, daß wir uns lieben, wir küſſen uns . . . Früher ſtand Mauricens Bett gerade neben dem meinen. Seit wir aber die Wohnung

gewechſelt haben, hat er ſein eigenes Zimmer, von dem meinen durch eine Thüre getrennt, die wir des Nachts offen laſſen.

Den erſten Kummer, den einzigen Kummer bereitete er mir heute . . . Oh, der böſe Liebling! Wenn er wüßte, wie ich leide! . . .

Die Sache trug ſich ſo zu. Seit etwas mehr als einem Monat hegte ich Verdacht. Wenn man ſo wie wir immer die Augen aufeinander gerichtet hat, ſieht man ſchließlich durch dieſe Augen die Seele . . . Seit fünf Wochen nun war Maurice nicht mehr derſelbe. Immer zärtlich, immer liebenswürdig natürlich, ſchweifte ſein Geiſt bisweilen in die Ferne, ich fühlte es. Da drinnen gab es etwas wie einen Fenſterladen, der ſich auf dem Grunde ſeiner braunen Augen ſchloß: ein Krachen — und er ſah nichts mehr . . . Dann oberflächliche Änderungen in ſeinen ſonſt regelmäßigen Gewohnheiten: etwas eilig in die Stunde zu gehen; einige Minuten Verſpätung bei der Rückkehr. Er kam mit gerötetem Antlitz, küßte mich ſtürmiſch wie jemand, der um Verzeihung bittet. Ich fragte ihn nicht: ich wußte, daß er nicht lügen würde, und ich fürchtete mich vor der Wahrheit . . .

Als er heute Morgen allzulange ausblieb, ließ ich die Köchin allein und blickte im Salon durchs Eckfenster: von da aus kann man das Thor des Institutes sehen. Im selben Augenblick kam Maurice, allein, seine Schritte sehr beschleunigend: aber bevor er in unseren Hausflur trat, wandte er den Kopf und blickte hinter sich: ich folgte seinem Blick und sah an der nächsten Straßenecke ein großes Mädchen stehen (eine Arbeiterin offenbar), schwarz angezogen, rotblondes Haar und weißen Teint, leidlich hübsch, sie lächelte.

Ich verstand!

Ich fiel ohnmächtig in den Lehnstuhl nieder, und dort fand mich der Abscheuliche, als er den Salon betrat. Er wollte mich küssen und liebkosen; aber ich mußte daran denken, daß sein Mund vielleicht den des Mädchens berührt hatte, ich verbarg mein Gesicht und wollte nicht. In Thränen aufgelöst, drang er in mich und fragte: „Warum? ... Warum willst du nicht? Warum liebst du mich nicht mehr, liebste Mutter?“ Endlich gab ich zur Antwort:

„Ich weiß alles, ich habe dich gesehen!“

Darauf hatte ich das Bedürfnis, ihn zu nehmen, ihn zu halten, ich ſchlang meine Arme um ihn, ſetzte ihn auf meine Knie und drückte ihn an mich, bis ich ihm und mir wehe that.

Er weinte und bat:

„Mutter, ſage doch, daß du nicht böſe biſt, daß du mich trotzdem liebſt? ... Sprich! Sprich!“

Als ich nicht antwortete, flüſterte er mir ins Ohr.

„Höre ... liebe Mama ... ich verſpreche dir ... ich will ſie nicht wiederſehen, nie, nie mehr. Nur müſſen wir fortgehen ... Du mußt mich mit dir nehmen ... aufs Land hinaus ... Wir müſſen fort.“

Und ich verſtand, daß er noch mir gehörte, daß dieſes rotblonde Mädchen ihm Angſt machte, ihm, meinem unſchuldigen Liebling, und daß er nichts beſſeres verlangte, als ſich zu mir zu flüchten, um ihr zu entgehen.

.... Abgemacht. Wir reiſen morgen ans Meer. Maurice iſt etwas traurig, aber zärtlich und ergeben wie zuvor.

Dieſes Mal alſo behalte ich ihn noch, bin ich die Siegerin geweſen. Aber morgen? Und

ſpäter? Oh, mein Gott! Gieb du, daß er mir bleibt, mir allein, und laß geſchehen, daß es keine Sünde ſei, ihn ſo zu lieben! . . . . . .

Unſere Kinder

Als ich vor ſechs Jahren — mein Gott, ſchon ſechs Jahre ſind es her — meinen armen Gatten verlor, da wäre ich, ſo ſcheint es mir, umgekommen vor Traurigkeit, hätte ich nicht Bébé gehabt . . . Ich nannte ihn noch Bébé: und doch wurde er gerade neun Jahre alt, mein kleiner Maurice, an jenem Tage, da wir allein auf der Welt ſtanden und niemand anderen für unſere Liebe hatten. Was ſeine Intelligenz und ſein Herz anbelangt, ſo war er allerdings ein Mann. Als ich in den erſten Augenblicken wahnſinnigen Schmerzes den Kopf verlor und ausrief: „Mein Gott, mein Gott! Was wird aus mir werden!“ da — ich ſehe ihn noch wie er ſeine Arme von hinten um meinen Hals legte und ſeine feuchte Wange auf die meine preßte — ſtammelte er mir ins Ohr: „Nun, und ich, Mama?“ Oh, der Süße! Er hatte recht. Es war undankbar

und wahnsinnig, zu verzagen, da er mir doch blieb! . . .

So habe ich ein Mittel gefunden, um glücklich zu sein — der Aufrichtigkeit wegen muß ich hinzufügen — um glücklich zu sein in meiner Einsamkeit und Trauer. Ich fand nie viel Geschmack am Ausgehen, an Theater- und Gesellschaftsabenden, am Visitenmachen. Das Schönste für mich ist, jemanden bei mir zu haben, den ich in mein Herz schließen kann, der zärtlich ist und Liebkosungen gern hat wie ich. Als kleines Mädchen besaß ich eine Großmutter, die war so . . . ich bewahre daher meine Kindheit im köstlichsten Andenken. Nach ihrem Tode lebte ich zwar noch immer sehr angenehm, sehr ruhig bei meinen Eltern; trotzdem waren es leere, langweilige, gleichgültige Jahre. Man liebte mich nicht wie ich geliebt sein will. Dieses Glück fand ich in der Zärtlichkeit meines Gatten wieder . . . Aber niemand, niemand versteht besser mich zu lieben und sich lieben zu lassen als mein Sohn. Ich glaube, das kommt, weil wir dasselbe Herz haben.

Liebt man in dieser Weise, so braucht man keinen großen Reichtum, um sich glücklich zu

fühlen. Jeder beſchäftigt ſich mit dem andern gerade ſo natürlich und ununterbrochen wie mit ſich ſelbſt. Des Morgens ſtehen wir gleichzeitig auf, ſchlürfen unſern Thee zur ſelben Stunde an demſelben kleinen Tiſch, und nach jedem Schluck küſſen wir uns: Denn wir müſſen uns doch für das nächtliche Faſten ſchadlos halten! . . . Dann machen wir zuſammen „unſere Aufgaben“. Maurice geht in die Privatſchule, das heißt, er beſucht die Wiederholungskurſe in einem von Prieſtern gehaltenen Inſtitut, gerade gegenüber von uns; er braucht nur die Straße zu überſchreiten. Mit ſeinen fünfzehn Jahren iſt er in Tertia, das iſt das gewöhnliche Alter für dieſe Klaſſe . . . Vor zwei, drei Jahren konnte ich ihm noch in der Rechtſchreibung und ſogar im Lateiniſchen helfen. Jetzt aber iſt er weit vorgerückt und liebt es, mich, wie er ſich ausdrückt, „auf den Leim zu führen“. Aber ungeachtet deſſen will er, daß ich bei ihm bleibe, wenn er arbeitet, daß ich ſeine Überſetzung leſe und die Beweiſe ſeiner mathematiſchen Fragen mit anhöre . . . Die Zeit, da er in den Repetitionskurs gehen muß, rückt heran, volle zwei Stunden lang ſehe ich ihn nicht mehr. Um Mittag

kommt er zum Essen zurück: Nach der Mahlzeit machen wir unsere Besorgungen in der Stadt. Es gefällt ihm, mich gut angezogen zu sehen; niemals kaufe ich einen Hut, einen Stoff oder selbst nur einen Schleier, ohne daß Maurice dabei ist. Entspricht das Gewählte seinem Geschmack, dann hüpft er vor Vergnügen, küßt mich und sagt mir, ich sei hübsch, es gäbe keine hübschere Dame als seine Mutter. Teurer, süßer Sohn! Wärest du nicht, es ließe mich wirklich kalt, hübsch zu sein oder nicht.

Um fünf Uhr setzen wir uns von neuem an unsere Aufgaben und arbeiten bis zum Nachtessen. Maurice ist Feinschmecker und erlaubt mir, daß ich ihn von Zeit zu Zeit allein lasse um die Köchin zu überwachen. Wir essen langsam; nach dem Essen verlassen wir das Haus selten. Ich setze mich in einen weiten Armstuhl mit hoher Lehne, ein Erbstück meiner Großmutter; Maurice kommt auf meinen Schoß: er ist nicht groß: wenn er so auf mir sitzt, berühren seine Füße nicht den Boden. Wir schwatzen, wir sagen uns, daß wir uns lieben, wir küssen uns . . . Früher stand Mauricens Bett gerade neben dem meinen. Seit wir aber die Wohnung

gewechſelt haben, hat er ſein eigenes Zimmer, von dem meinen durch eine Thüre getrennt, die wir des Nachts offen laſſen.

Den erſten Kummer, den einzigen Kummer bereitete er mir heute . . . Oh, der böſe Liebling! Wenn er wüßte, wie ich leide! . . .

Die Sache trug ſich ſo zu. Seit etwas mehr als einem Monat hegte ich Verdacht. Wenn man ſo wie wir immer die Augen aufeinander gerichtet hat, ſieht man ſchließlich durch dieſe Augen die Seele . . . Seit fünf Wochen nun war Maurice nicht mehr derſelbe. Immer zärtlich, immer liebenswürdig natürlich, ſchweifte ſein Geiſt bisweilen in die Ferne, ich fühlte es. Da drinnen gab es etwas wie einen Fenſterladen, der ſich auf dem Grunde ſeiner braunen Augen ſchloß: ein Krachen — und er ſah nichts mehr . . . Dann oberflächliche Änderungen in ſeinen ſonſt regelmäßigen Gewohnheiten: etwas eilig in die Stunde zu gehen; einige Minuten Verſpätung bei der Rückkehr. Er kam mit gerötetem Antlitz, küßte mich ſtürmiſch wie jemand, der um Verzeihung bittet. Ich fragte ihn nicht: ich wußte, daß er nicht lügen würde, und ich fürchtete mich vor der Wahrheit . . .

Als er heute Morgen allzulange ausblieb, ließ ich die Köchin allein und blickte im Salon durchs Eckfenster: von da aus kann man das Thor des Institutes sehen. Im selben Augenblick kam Maurice, allein, seine Schritte sehr beschleunigend: aber bevor er in unseren Hausflur trat, wandte er den Kopf und blickte hinter sich: ich folgte seinem Blick und sah an der nächsten Straßenecke ein großes Mädchen stehen (eine Arbeiterin offenbar), schwarz angezogen, rotblondes Haar und weißen Teint, leidlich hübsch, sie lächelte.

Ich verstand!

Ich fiel ohnmächtig in den Lehnstuhl nieder, und dort fand mich der Abscheuliche, als er den Salon betrat. Er wollte mich küssen und liebkosen; aber ich mußte daran denken, daß sein Mund vielleicht den des Mädchens berührt hatte, ich verbarg mein Gesicht und wollte nicht. In Thränen aufgelöst, drang er in mich und fragte: „Warum? ... Warum willst du nicht? Warum liebst du mich nicht mehr, liebste Mutter?“ Endlich gab ich zur Antwort:

„Ich weiß alles, ich habe dich gesehen!“

Darauf hatte ich das Bedürfnis, ihn zu nehmen, ihn zu halten, ich ſchlang meine Arme um ihn, ſetzte ihn auf meine Knie und drückte ihn an mich, bis ich ihm und mir wehe that.

Er weinte und bat:

„Mutter, ſage doch, daß du nicht böſe biſt, daß du mich trotzdem liebſt? ... Sprich! Sprich!“

Als ich nicht antwortete, flüſterte er mir ins Ohr.

„Höre ... liebe Mama ... ich verſpreche dir ... ich will ſie nicht wiederſehen, nie, nie mehr. Nur müſſen wir fortgehen ... Du mußt mich mit dir nehmen ... aufs Land hinaus ... Wir müſſen fort.“

Und ich verſtand, daß er noch mir gehörte, daß dieſes rotblonde Mädchen ihm Angſt machte, ihm, meinem unſchuldigen Liebling, und daß er nichts beſſeres verlangte, als ſich zu mir zu flüchten, um ihr zu entgehen.

.... Abgemacht. Wir reiſen morgen ans Meer. Maurice iſt etwas traurig, aber zärtlich und ergeben wie zuvor.

Dieſes Mal alſo behalte ich ihn noch, bin ich die Siegerin geweſen. Aber morgen? Und

ſpäter? Oh, mein Gott! Gieb du, daß er mir bleibt, mir allein, und laß geſchehen, daß es keine Sünde ſei, ihn ſo zu lieben! . . . . . .
. . . . . .

Unſere Kinder

Ein Sonntag auf dem Lande, in dem schönen Gutspark, den die Familie Duhaucourt in der Umgebung von Paris besitzt. Lauer Frühlingstag: Winterlich kahle Bäume wechseln mit andern, schon im Blätterschmuck prangenden. Es ist drei Uhr nachmittags. Fräulein Juliette Duhaucourt (sechzehn Jahre alt) und der junge Maurice Duhaucourt-Séverin (ihr Vetter, fünfzehn Jahre alt) kommen von der Mittagstafel und promenieren unter den zum Teil noch nackten Laubgängen. Augenblicklich sitzen sie im Grunde der Allee auf einer Bank, über ihnen schließen sich die Bäume wie ein Kirchengewölbe. Juliette ist bei den Klosterschwestern in Pension, Maurice ist Zögling der Jesuiten in Vaugirard. Juliette ist klein, hübsch, kokett gekleidet, hat kastanienbraunes Haar; Maurice ist groß gewachsen, ohne besonders auffallende Gesichtszüge, mit dunkelblauer Uniform und hellblauer Mütze angethan ... Anläßlich einer in der Familie Duhaucourt begangenen Hochzeitsfeier haben die Kinder Urlaub.

Maurice (mit einem Stock Arabesken in den Sand zeichnend): Wenn du wüßtest, was für einen Aufwand von Schlauheit es gebraucht hat, um die zwei Tage Urlaub zu bekommen! Es nützte

nichts, daß ich sagte, es sei meine eigene Schwester, die sich verheirate: Der Pater Rektor schickte mich zum Pater Präfekt, und der Pater Präfekt zum Pater Rektor; immer sollte der andere die Sache entscheiden. Zum Glück hatte ich die gute Idee, anzudeuten, mein Schwager sei ein Verwandter ihres Deputierten . . .

Juliette: Wieso denn, ein Verwandter ihres Deputierten?

Maurice: Es war natürlich gelogen, aber es wirkte. Sie dachten nicht daran, Erkundigungen einzuziehen, du verstehst: gerade die Ungeheuerlichkeit des Schwindels hat ihnen Eindruck gemacht . . . (Schweigen.) Schade, daß es heute abend vorbei ist; punkt neun Uhr sitze ich wieder in dem Kasten. Du bist besser daran und mußt erst morgen nachmittag zurück.

Juliette: Oh! Ich gehe ganz gerne wieder hin.

Maurice: Das ist doch merkwürdig . . . So wie du sprechen alle Mädchen! Was treibt ihr denn für Ergötzlichkeiten unter einander? Wir Knaben langweilen uns zu Tode. (Mit Begeisterung.) Ach! Was will ich froh sein, einmal mit dem ganzen Plunder aufgeräumt zu haben,

den Promotionen, der Studierzeit, dem Speiſeſaal, dem Schlafſaal ... Aber es kommt mir ſo vor, als werde mir die Freiheit nie blühen!

Juliette (mit diskretem Lächeln): Du bedarfſt alſo der Freiheit?

Maurice: Ach! Ja!

Juliette (mit demſelben Lächeln): Um was zu thun?

Maurice: Um auszugehen, das will heißen: die Rennplätze beſuchen, Spazierfahrten in das Bois zu machen; die Abende im Theater zu verbringen, ſpät nach Hauſe zu kommen ... kurzum alles.

Juliette: Und um hübſchen Frauen den Hof zu machen wie dein Bruder Paul, nicht wahr?

Maurice (der errötet): Das habe ich nicht geſagt.

(Ohne ſich ins Geſicht zu ſehen, ohne etwas zu reden, beobachten ſich die zwei Kinder eine Zeit lang. Juliette iſt ſehr ruhig, ſie lächelt beſtändig. Maurice iſt aufgeregt.)

Maurice (rückt näher an ſeine Baſe heran und ſpricht leiſe): Schwatzt ihr bisweilen Dummheiten, wenn ihr ſo unter euch ſeid, im Kloſter?

Juliette (lachend): Du biſt wirklich einfältig! Was für Dummheiten ſollten wir denn ſchwatzen?

Maurice: Pah! Du verſtehſt mich ganz gut ... Sprecht ihr bisweilen von Männern, von jungen Herren? ... Erzählt ihr euch bisweilen, wie ihr Luſt hättet, daß man euch küſſe, daß man euch ... kurzum, ſchwatzt ihr bisweilen Dummheiten?

Juliette (ernſt): Aber wieſo denn? Wir ſprechen über ſolche Sachen nicht. Das wäre nicht gut ... außerdem hat es auch keinen Reiz für uns. Und ihr, ſprecht ihr über Frauen in Vaugirard?

Maurice (vertraulich): Immer ... in meiner Gruppe wenigſtens ... denn ſiehſt du, die Jeſuiten teilen uns in Gruppen ein ... dieſe Gruppen ſind ſehr verſchieden. Es giebt welche, da ſpricht man über Mathematik, andere ...

Juliette: .. wo man über Frauen ſpricht ... Was ſagt man denn in deiner Gruppe von den Frauen?

Maurice (verwirrt): Nun! ... Jeder ſagt eben, was er weiß, was er geſehen hat. Da iſt zum Beiſpiel Chazal, der ſteht mit einer Freundin ſeiner Schweſter aus dem Penſionat von Notre-Dame-de-Sion in Korreſpondenz. Sobald er ſein Abiturientenexamen gemacht hat, will er ſie

heiraten. Er läßt durch einen Bedienten die Briefe auf der Poſt holen und lieſt ſie dann in unſerer Gruppe vor.

Juliette (ihr Mündchen verziehend): Und das nennt ihr über Frauen reden?

Maurice (beleidigt): Na, über was iſt es dann geſprochen? ... Außerdem haben wir noch den kleinen Chaſtellux, der ein Buch aus der Bibliothek ſeines Vaters genommen hat und es uns brachte: „Gefährliche Liebſchaften". Es beſitzt zwei, drei gute Seiten, das übrige iſt langweilig.

Juliette: Findeſt du?

Maurice: Ja ... (nach einiger Überlegung.) Du haſt es alſo geleſen, dieſes Buch?

Juliette: Ich? ... Ich kannte nicht einmal den Titel .... Was ſprecht ihr weiter in eurer Gruppe?

Maurice (ſuchend): Ach, mein Gott ... Roger zum Beiſpiel, du kennſt ihn, Roger Dupont, ein Vetter deiner Freundin Suzanne, der erzählt gute ... Nur iſt ſchade, daß ich ſie dir nicht wiederſagen darf ...

Juliette: Doch, doch! Erzähle!

Maurice: Du wirſt weder deiner Mutter noch Suzanne etwas davon ſagen?

Juliette: Aber nein ... Vorwärts!

Maurice (stark errötend): Nun ... während der letzten Osterferien sah Roger ... ein Kammermädchen seiner Mutter ... ohne Kleider ...

Juliette: Oh, wie abscheulich!

Maurice: Oh, nicht ganz ohne Kleider. Außerdem war es ziemlich dunkel. Das Mädchen befand sich in seinem Zimmer ... es zog sich aus ... beim Schein einer Kerze ... Und Roger war leis hinaufgestiegen und blickte durch die Thürspalte ...

Juliette: Ihr seid ja weit in eurer Gruppe ... Und du, hast du es Roger nie gleich gethan?

Maurice: Nein. Die Gelegenheit gehört dazu, du verstehst. (Juliette lacht.) Warum lachst du?

Juliette: Darum.

(Schweigen. Juliette erhebt sich von der Bank und pflückt einen Zweig blauer Syringen. Dann setzt sie sich wieder an die Seite ihres Vetters, der ihr mit den Augen aufmerksam gefolgt war.)

Maurice (betrachtet seine Base, wie sie mit den Zähnen an dem Zweig herumkaut; er ruft mit unsicherer Stimme): Juliette!

Juliette: Was denn?

Maurice: Du biſt ein hübſches Mädchen.

Juliette (lachend): Wirklich? Haſt du das ganz allein herausgefunden?

Maurice (naiv): Ja. (Einige Zeit vergeht.) Würde es dir Vergnügen machen, wenn ich dich küßte?

Juliette (etwas errötend): Wie einfältig du biſt! . . . Du küßt mich doch, wenn es dir beliebt . . . Du küßt mich, wenn wir uns wiederſehen, du küßt mich, wenn wir auseinandergehen . . . Das iſt doch ganz natürlich zwiſchen Vettern und Baſen.

Maurice (mit veränderter und ſanfter Stimme): Ja wohl . . . aber in Gegenwart meiner Tante oder von Mama iſt es nicht dasſelbe . . . Wenn ich dich hier küßte, jetzt, da wir allein ſind . . . würde dir das unangenehm ſein?

Juliette (etwas nervös): Es wäre mir weder unangenehm . . . noch würde es mich vor Freude hüpfen machen. (Sie ſieht, daß Maurice traurig wird, und fügt lächelnd bei) Und dann würdeſt du es ja in deiner Gruppe in Vaugirard erzählen! . . .

Maurice (eindringlich): Oh! Juliette! . . . Ich ſchwöre, ich werde es niemandem ſagen . . . Laß mich dich küſſen, meine kleine Juliette, ich bitte dich! . . .

Juliette: Nun sieh mal einer an! . . .

(Sie beißt immer noch auf ihrem Syringenzweig herum. Maurice nähert sich langsam und küßt sie wiederholt auf den Hals.)

Juliette (lacht wie wahnsinnig): Du kitzelst mich! Aeh . . . Aeh . . . laß mich . . . Willst du aufhören!

(Maurice hält inne. Juliette blickt ihm einige Zeit in die Augen.)

Juliette: In zwei, drei Jahren, wenn du einen Schnurrbart hast, wirst du kein übler Junge sein.

Maurice (zupft den Flaum seiner Oberlippe): Aber ich habe ja einen!

Juliette: Nun ja, ein bischen wenig . . . Komm, ich werde dich auf den Schnurrbart küssen!

(Sie nimmt seinen Kopf in ihre Hände, sieht ihm nochmals ins Gesicht und küßt ihn dann in den Mundwinkel.)

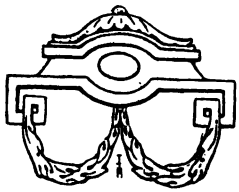
Juliette: Jetzt pack dich fort! Da kommt deine Mutter!

(Die Silhouette von Frau Duhaucourt taucht am Anfang der Allee auf. Maurice verschwindet, rot wie eine Mohnblume, ins Dickicht. Juliette steht auf und geht ruhig auf ihre Tante zu. Sie begegnen sich.)

Juliette: Guten Abend, Tante.

Frau Duhaucourt: Guten Abend, Herzchen. Haſt du Maurice nicht geſehen?

Juliette (naiv): Nein, Tante, ſeit dem Mittageſſen nicht mehr.



Die Ehrenhafte

An einem regneriſchen Nachmittag im Salon von Frau v. Ronceray. Frau v. Ronceray — ungefähr fünfzig Jahre alt, mager, ſchneeweißes Haar; dann Frau Leroy-Dehesnin, ebenfalls gegen die Fünfzig, ziemlich korpulent, Haare leicht ergraut. Sie arbeiten an einer Stickerei, welche ſpäter als Altardecke in der Kirche St. Pierre du Gros-Caillou dienen ſoll ... Das einzige Fenſter des kleinen Salon geht auf den Boulevard Latour-Maubourg hinaus.

Frau v. Ronceray: ... beſonders an ſo jämmerlichen Regentagen. Da habe ich die Empfindung, als ſei mein Leben zu Ende, als wünſchte ich nichts mehr, könnte auch niemandem mehr nützen und thäte folglich am beſten, aus dieſer Welt zu verſchwinden.

Frau Leroy-Dehesnin: So? Und Albine? Glaubſt du, mit ihren fünfzehn Jahren bedürfe deine Tochter des mütterlichen Ratſchlages nicht mehr?

Frau v. Ronceray: Aber natürlich, das

arme, kleine Ding! Sie ist auch alles, was mich noch in diesem dummen Leben zurückhält.

(Schweigen. Die Nadeln fliegen.)

Frau Leroy-Dehesnin: Würdest du, wenn das möglich wäre, dein Leben wieder von vorn anfangen?

Frau v. Ronceray (nach einigem Überlegen): Das ganze Leben, nein ... Wenn man aber die Vergangenheit ausmustern, die hübschesten Nummern zusammenstellen dürfte, wie man das für gute, illustrierte Zeitungen macht ... dann ja ... es würde mir Vergnügen bereiten, den Auszug zu durchblättern. Die ganze Geschichte noch einmal schlucken ... niemals! ...

Frau Leroy-Dehesnin (lächelnd): Aber sag einmal, meine Liebe, es scheint mir, als habe es in deinem Leben ... viele interessante ... Nummern gegeben, wie du dich ausdrückst ...

Frau v. Ronceray (ihre Arbeit auf den Schoß sinken lassend): Du willst sagen, ich habe meine Jugend genossen, nach bestem Können geliebt und oft geliebt? ... Das ist wahr, und ich bereue es nicht. Ob nun wirkliche Leidenschaft oder einfach Laune und Neugier die Motive waren, ich machte kein Geheimnis daraus: Ich täuschte den

Abnehmer über die Qualität meiner Ware nicht; mein Gewiſſen iſt rein . . . Und heute, da ich fünfzig Jahre alt bin und alles aus iſt, ganz aus, beſteht mein einziger Troſt darin, daß ich mir ſagen kann: Du haſt dein Leben genoſſen, dieſe ſchöne Sache iſt nun für uns dahin . . .

(Schweigen; die beiden Freundinnen ſehen ſich gegenſeitig an.)

Frau Leroy-Dehesnin: Ja, aber was iſt dann mit mir, die ich nichts genoſſen, wenigſtens nicht vom Standpunkt der Liebe aus. . . .?

Frau v. Ronceray: Meine Liebe, du, du biſt eine beſondere Frau; erſtens haſt du nie viel geſunden Menſchenverſtand beſeſſen . . . (Handbewegung der Frau Leroy-Dehesnin.) Oh, nein, nie, nie! . . . Als wir noch in der Penſion waren, lachten wir alle über deine Unkenntnis . . . von Sachen, die ſelbſt ein junges Mädchen ſchon wiſſen ſollte . . . Erinnerſt du dich noch, wie du die Schweſter Angèle mitten im Unterricht fragteſt, woher es käme, daß die alten Römer doch Kinder gehabt hätten, da keine Pfarrer dageweſen ſeien, ſie zu verheiraten? (Sie lachen beide.) Aus der Penſion fort, blieb die Sache ganz gleich . . . Du hatteſt Angſt vor jungen Männern.

Man sah, du littest darunter, wenn ein Tänzer dich zu stark an seine Brust preßte ... Man verheiratete dich blutjung mit diesem armen Leroy-Dehesnin ... der gewiß ein braver Mensch war ... aber als Liebhaber seiner Frau furchtbar wenig getaugt haben muß ... Und ich bin überzeugt, du hast ihn nie hintergangen?

Frau Leroy-Dehesnin: Nie .....

Frau v. Ronceray: Du kannst folglich nicht von Liebe sprechen, da du sie nie gekannt hast.

Frau Leroy-Dehesnin: Aber ich habe doch meinen Gatten geliebt?

Frau v. Ronceray: Ach! Dieser gute Leroy! ... Sieh doch, Martha, einen solchen Mann liebt man nicht! ... Ja, ich verstehe schon ... Du hattest viel Zuneigung zu ihm ... (Frau Leroy-Dehesnin nimmt ihr Taschentuch und wischt sich die Augen ab) und littest sehr, als er starb ... Aber das nenne ich nicht Liebe. (Vertraulich.) Unter uns ... Hast du jemals eine Gegenempfindung gespürt ...? Du verstehst mich doch ...

Frau Leroy-Dehesnin (aufrichtig): Nein, durchaus nicht ...

Frau v. Ronceray (ungeduldig): Kurzum ...

wenn dein Mann . . . dein Mann war . . . so machte ihm das Vergnügen, nicht . . . Was machte es dir? . . . Es tötete dich beinahe?

Frau Leroy-Dehesnin: Nein . . . es tötete mich nicht, denn ich liebte ja meinen Gatten. Aber (sie errötet) es war mir etwas widerlich.

Frau v. Ronceray: So hast du also nie . . . (sie hält inne und sieht ihre Freundin scharf an.) Ich habe also eine Frau vor mir, die weder mit ihrem Mann, noch mit einem Liebhaber, noch . . . nein, das ist einfach wunderbar! . . . Und hast du außer deinem Mann nie für jemand eine Neigung gehabt?

Frau Leroy-Dehesnin (feuerrot): Eine anständige Neigung . . . ja wohl.

Frau v. Ronceray (neugierig und eindringlich): Für Herrn von Lubersy, nicht wahr? (Frau Leroy-Dehesnin schweigt.) Ich habe es immer geahnt. Armer Lubersy! Du hast ihn recht unglücklich gemacht.

Frau Leroy-Dehesnin: Aber ich versichere dich, Louise, nie ist etwas zwischen uns vorgefallen . . . Nichts, nichts, nichts!

Frau v. Ronceray: Oh! Ich glaube es gern, gieb dir keine Mühe! Und bist du nie in Versuchung gekommen?

Frau Leroy-Dehesnin: Mein Gott, nein ... das heißt, es schien mir eben gerade so unmöglich, meinen Gatten zu hintergehen, als zum Beispiel Geld zu nehmen, das mir nicht gehört.

Frau v. Ronceray: Arme Martha!

Frau Leroy-Dehesnin: Warum bedauerst du mich? Ich war nicht unglücklich ... Ist denn die Liebe wirklich so süß, so süß?

Frau v. Ronceray (die näher an ihre Freundin heranrückt): Ja, sie schmeckt süß. Das heißt, deine Phrase da will gar nichts sagen, denn in Wirklichkeit schmeckt die Liebe weder süß noch sauer ... aber sie ist das Leben, siehst du. Wollen wir leben, dann müssen wir alle Schranken, mit denen man uns umgiebt, niederreißen. Ach! Ich wiederhole es! ... Mein einziger Trost in diesem Leben ist, geliebt zu haben, der Liebe gelebt zu haben ... Ich kannte die Liebe als junges Mädchen; dann war ich die Geliebte meines Gatten; und dann gehörte ich jedem Mann, der das Begehren in meiner Brust wach zu rufen vermochte ... ich weiß, es wurde bekannt, man sprach darüber ... was thut das? Perdican sagt: So bin ich es wenigstens, der

gelebt hat, und nicht ein Phantom, eine Geburt meines Stolzes! ... Ich möchte lieber das Leben nie gekannt haben, als gelebt zu haben wie du."

(Schweigen. Die Nadeln fliegen. Eine Viertelstunde lang hört man nur das rasche Tick-Tack der Uhr und das dumpfe Aufklatschen des Regens auf die Bäume des Boulevards. Dann wird die Thüre des kleinen Salons geöffnet. Ein hochaufgeschossenes Schulmädchen tritt ein, fünfzehn Jahre alt, mager, brünett, die Augen groß, mit Schatten drumherum und brennend vor innerem Feuer, das verjüngte Bild der Mutter. Eckige Bewegungen, die Stimme rauh, mutierend wie die eines Knaben. Albine v. Ronceray wird von den beiden Frauen begrüßt, sie küssen das Mädchen, fragen es aus über die Schule, machen Bemerkungen über seine Toilette, die etwas in Unordnung geraten ist ... Albine verschwindet mit derselben Windeseile, mit der sie eingetreten ist. Neues Schweigen.)

Frau Leroy-Dehesnin: Deine Tochter ist reizend ... Ganz so, wie du warst ... Es ist mir, als sehe ich dich als Pensionärin wieder ... (Eine Pause.) Du bist also entschlossen, sie nicht in die Klosterschule zu schicken?

Frau v. Ronceray: Niemals ... Ich kenne die Erziehung zu gut, die man dort eines vom andern erhält.

Frau Leroy-Dehesnin: Pah! Das hängt doch vom Temperament ab ... Hast du nicht

ſelbſt geſagt, ich hätte das alles durchgemacht ohne etwas zu merken? ... Es iſt wahr, Albine ſieht dir ähnlich ... Ich glaube, ſie träumt jetzt ſchon davon ... Mit ſiebzehn Jahren wird ſie wie du ihre Liebeshändel haben.

Frau v. Ronceray (lebhaft): Du biſt wahnſinnig ... Albine iſt unſchuldig wie ein Kind. Sie weiß von gar nichts ... Wo hätte ſie es auch gelernt, da ſie mich nie verläßt ...

Frau Leroy-Dehesnin: Sie wartet nur auf die Gelegenheit ... Aber jedenfalls bedaure ich ihren zukünftigen Gatten.

Frau v. Ronceray: Warum? ... Zum Glück kenne ich das Leben! Bevor Albine nicht einen Mann trifft, den ſie liebt, der ſie liebt, der fähig iſt, ſie zu befriedigen, darf ſie nicht heiraten.

Frau Leroy-Dehesnin (mit ihrer Arbeit innehaltend): So willſt du eine „Ehrenhafte" aus deiner Tochter machen?

Frau v. Ronceray: Gewiß!

Frau Leroy-Dehesnin (ergreift die Hand ihrer Freundin und blickt ihr in die Augen): Und ſpäter? ....

Putzlümpchen

Es war zur Theeſtunde im Klub. Vor dem hohen Kamin, wo die letzten Holzſtücke verglommen, ſaß eine ganze Schar alter, graubärtiger Haudegen, mit militäriſch zugeſchnittenen Gehröcken angethan und die purpurrot glänzende Roſette der Ehrenlegion im Knopfloch. Man ſprach über die Frauen. — Man ſprach von jenen, die ſich leicht erobern laſſen, jenen anderen, die ſich mit aller Kraft verteidigen, von plötzlichen, unvorhergeſehenen Freuden und unerklärlichem, launenhaftem Widerſtand. Die Graubärte waren darin einig, wenn eine Frau nachgebe, daß dies meiſt aus Zärtlichkeitsbedürfnis und innerer Sinnenglut ſei. Die Erklärung lag auf der Hand. Warum aber ein Mann, der liebt, der alles beſitzt, um zu gefallen,

und in Wirklichkeit auch gefällt, mit Zurückweisung behandelt wird, das schien den Graubärten ein Rätsel, obschon sie zugestanden, daß der Fall vorkomme.

Der Hauptmann Bourdier, der Jüngste aus der Schar, meinte schüchtern: vielleicht sei das hindernde Moment Tugend. Alle brachen in Lachen aus.

„Tugend!“ rief der General Caminade, ein großer, hagerer Mann, noch behend wie ein Leutnant, trotz seiner 66 Jahre. „Ach Bourdier, Sie müssen noch sehr jung sein, um solche Ideen zu haben. Es steht immer ein Postskriptum hinter der Tugend einer Frau. Richten Sie sich darnach und Sie werden Erfolg haben. Was mich betrifft, so hatte ich dank dem „Putzlümpchen“ das Glück, diese Erfahrung sehr früh zu machen, als ich noch auf der Schule war.“

Man fragte:

„Putzlümpchen? . . . Wer ist das, das ‚Putzlümpchen‘?“ . . .

„Ihr habt sie nicht gekannt, ihr seid zu jung,“ fuhr der General fort. „Aber diejenigen, welche von 1845—1850 promovierten, werden sich wohl erinnern . . .“

Alle Graubärte verlangten die Geschichte vom „Putzlümpchen“ zu hören. Der General ließ sich etwas bitten. Dann begann er, mit dem Rücken an den Kamin gelehnt.

Die Bedienten standen in einiger Entfernung und spitzten die Ohren. Sie trugen Mienen zur Schau, welche zugleich Diskretion, Hochachtung und Interesse verrieten.

* * *

„Wenn niemand von euch „Putzlümpchen“ in Person gekannt hat, so werden sich doch verschiedene der „Mutter Putzlumpen“ erinnern, die noch lange nach ihrer Tochter die Schule bewohnte. Ich habe noch lebhaft vor Augen, wie sie in einer Fensternische der Wäschekammer sitzt, ein Handtuch nach dem andern von dem großen Haufen wegnimmt und es ausbessert. Denn der „Mutter Putzlumpen“ lag ob, unter der Leitung der Haushälterin die Handtücher der ganzen Schule in Ordnung zu halten. Daher der Name. Ihr werdet einwenden, man hätte sie in diesem Falle die „Handtuchmutter“ nennen sollen. Unsere Handtücher waren nicht aus Battist, und dann klang es besser: „Mutter Putzlumpen“.

Als ich in die Kriegsschule eintrat, zählte die „Mutter Putzlumpen“ ungefähr 40 Jahre. Sie war sehr dick, stark ergraut, also nichts Verführerisches. Und doch behauptete man von ihr, sie sei einmal hübsch gewesen und habe das benützt, um tüchtig mitzumachen: solches berichteten die bemoosten Häupter der Schule. Sie war die Witwe eines Marineunteroffiziers, und gerade zwei Jahre nach dem Tode ihres Mannes bekam sie ein Mädchen. Als man sie in der Wäscherei der Schule anstellte, erlaubte man ihr natürlich, das Töchterchen mitzubringen. Die Kleine war sechs Jahre alt. Sie hatte eine weiße Haut, rotblonde Haare und war entzückend wie ein Christkindchen, trotz ihrer grünen Augen. Sie kannte alle Zöglinge des Instituts, man betete sie an und brachte ihr Zuckerwerk aus den Ferien mit. Sie hörte auf den Namen „Putzlümpchen“, mit dem man sie beschenkt hatte . . . Dann, als sie zehn Jahre alt wurde, verschwand sie, man hatte sie auf das Land in Pension gegeben, und die, welche von 1836—1842 promovierten, können sie daher nicht gekannt haben. 1842 erschien sie wieder, sie hatte ihre Studien beendet und arbeitete in einem Modegeschäft in

Paris. Sie wohnte wie zuvor in der Schule, aber man sah sie nur des Abends oder an Hochsommertagen während der toten Jahreszeit, wenn die Geschäfte ruhten ... man paßte ihr auf, wenn sie ausging, wenn sie zurückkam, man stellte das „Gesetz" darüber auf; unser Senior, der ein guter Mathematiker war, konstruierte die Kurve von Putzlümpchens Durchgängen durch den Meridian für jeden Tag des Schuljahres ... „Putzlümpchen" hatte sämtliche Zöglinge zu ihren Füßen.

Nun war sie allerdings außerordentlich hübsch geworden, das kleine Mädchen der „Mutter Putzlumpen". Rotblonder denn je, die Wangen wie Milch und Blut, die Augen meergrün, enge Taille, breite Hüften und Schultern — zu alledem unter dem Brustlatz zwei Äpfel, die sie nicht zeigte, die aber zum Anbeißen gerade reif sein mußten ... ihr, die ihr auch Kriegsschüler gewesen seid, könnt euch denken, was für eine Wirkung die auch nur zeitweise Gegenwart einer solchen Pensionärin auf unser unfreiwilliges Cölibat hatte. Nichts blieb unversucht um sie vom Weg abzubringen. Die Herzensdiebe sandten ihr zündende Blicke und paradierten in ewigen

Rundgängen vor ihren Augen auf und ab. Die Schüchternen schickten ihr heiße Liebeserklärungen, dummer Weise oft in Versen. Andere, geriebenere, erfahrenere, machten der „Mutter Putzlumpen“ den Hof. Blicke, Promenaden, Erklärungen, gereimt oder in Prosa, ganz grobes Geschütz, alles war umsonst. „Putzlümpchen“ fuhr fort, mit bescheidener Miene, die Augenlider zur Hälfte gesenkt, durch den Meridian zu gehen ... Nachdem zwei, drei Klassen die Schule verlassen, sechshundert Herzen ohne Erfolg geschmachtet hatten, wurde „Putzlümpchens“ Tugend endgültig festgestellt. Zu Nutz und Frommen der Neueintretenden klebte man folgenden Zettel in den Billardsaal:

Behauptung: Putzlümpchen ist tugendhaft. —

I. Folgerung: Sie darf auf unsere Achtung Anspruch machen.

II. Folgerung: Es ist unnütz, daß scheußliche Neulinge dort Erfolg suchen, wo ältere, viel anziehendere Kameraden schon gescheitert sind.

.... Als ich in die Schule eintrat, las ich den Zettel natürlich auch. Er entmutigte mich

gleich, aber — ach Gott! — er verhinderte nicht, daß ich die grünen Augen und rotblonden Haare „Putzlümpchens“ sehen mußte, daß auch an mich die Reihe kam, mich zu verlieben. Oh! Ich machte keinen Versuch, ihr meine Liebe zu gestehen. Durchdrungen von meiner Würde, zog ich vor, zu schweigen; ich vertraute das Geheimnis einigen Gefährten an, die gerade so vernarrt waren; wir bildeten eine kleine Gesellschaft von Ergebenen und verwandten alle unsere freie Zeit darauf, auszuspionieren, wohin unser Idol ging. Wir feierten seine Verdienste. Die merkwürdigsten Pläne wurden in unserer Gesellschaft geschmiedet, so zum Beispiel „Putzlümpchen“ zu heiraten, da wir sie auf andere Weise nicht besitzen konnten. Geleitet von dem bewundernswerten Gleichheitsgefühl, das im Herzen aller Kriegsschüler wohnt, beschlossen wir, den Glücklichen, welcher sie haben sollte, durch das Los zu bestimmen. Zu jener Zeit aber mußte die Ehefrau eines Offiziers noch über eine gesetzlich bestimmte Mitgift verfügen und von der „Mutter Putzlumpen“ konnte man kaum voraussetzen, daß sie beim Tücherflicken zu großen Reichtümern gekommen sei. Man sammelte daher in der

Klasse. Die Sammlung brachte zweihundertvierzig Franken ein, und das Projekt wurde fallen gelassen, weil die Summe natürlich nicht genügte.

Mein erstes Schuljahr ging zu Ende. Ich verbrachte die Ferien bei meinen Eltern in Versailles, das Bild „Putzlümpchens" im Herzen. Ich gestehe zwar, daß diese unglückliche Liebe mich weder am Essen, noch am Schlafen, noch am Fröhlichsein hinderte, ja selbst nicht ... gewisse Gelegenheiten zu benützen, die mir der Zufall auf den Weg streute. Vergessen wir nicht, daß ich zwanzig Jahre alt war.

Versailles bietet einem jungen Manne nicht viel. Alle, welche dort in Garnison gestanden, haben es erfahren. Wenn ich dann unter den melancholischen Bäumen des Parkes genug geträumt hatte, nahm ich den Zug nach Paris, um Jagd auf faßlichere Realitäten zu machen ... O wunderbare Zeit, wie ich dich vermisse! Die schönen, abenteuerlichen Pürschgänge hinter einem hübsch aufgeschürzten Frauenrock her! ... Damals verstand ich nicht, wie man sich diese Zeit wieder zurückwünschen könne ... Und heute ist es aus, ganz vorbei, ein alter Esel ist man, über den sich die Frauen lustig machen!"

Die versammelten Graubärte gaben Zeichen der Zustimmung und des Mitgefühls. Der General fuhr fort:

„Als ich mich an einem Septembernachmittag gerade auf der Jagd nach Genüssen befand und einen schönen, hellgrauen Anzug trug, der mir nicht schlecht stand, stieg mir plötzlich das Blut zu Kopf. Bei der Lafayettestraße, dort wo die Taitboutstraße einmündet, ich erinnere mich noch ganz deutlich, sah ich „Putzlümpchen", wie sie etwa zehn Schritte vor mir herging. War es auch wirklich „Putzlümpchen"? Sofort stiegen Zweifel in mir auf. Es war zwar dieselbe Taille, derselbe elfenbeinfarbene Nacken, derselbe rotblonde Chignon, aber weder die Toilette, noch die Bewegungen stimmten. Statt ihres schwarzen Arbeitskleides trug sie eine jener prächtigen Leinenroben, die in ihrer hellen Sauberkeit mit dem Weibe, das sie umhüllen, eins zu sein scheinen. Auf dem Kopfe trug sie einen mit Syringen geschmückten Strohhut. So wanderte sie, flink und bummelhaft zugleich, aufrechten Ganges, mit ihren Augen den neugierigen Blicken der anderen Spaziergänger ruhig begegnend, die Straße dahin. Nichts war mehr vorhanden von

jenem Betschwesterschritt, wie er ihr sonst eigen ... Ich beschleunigte meinen Gang, ich versuchte ihr Gesicht zu sehen. Sie erriet, daß ihr jemand folgte und sie beobachtet wurde; sie schien Gefallen daran zu finden. Einige Zeit lang spielten wir das reizende Spiel, an uns vorüber zu gehen, dann uns zu erwarten, indem wir vor den Schaufenstern der Läden stehen blieben. Plötzlich bog sie in eine Seitenstraße ein und erwartete mich mit lächelnder Miene.

Mein Herz schlug mächtig ... Ich that einige Schritte vor und stotterte:

„Mein Fräulein ..."

Sie unterbrach mich:

„Wollen Sie mich in das Bois spazieren führen? Ich möchte gerne im Wagen fahren ... und dann können wir auch besser plaudern."

Ein Wagen fuhr vorbei. Wir stiegen ein. Das Erstaunen schnürte mir die Kehle zu. Ich durfte keinen Zweifel mehr darüber hegen, es war wirklich „Putzlümpchen", die an meiner Seite saß; „Putzlümpchens" Hand war es, die ich drückte ... Sie, das war klar, hatte mich nicht erkannt. Während der Wagen in das Bois fuhr, schwatzte sie wie ein Rohrspatz;

wir hatten das Thor noch nicht hinter uns, da wußte ich schon ihre „Geschichte“ ... Ach, was diese Geschichte wenig der Wahrheit entsprach. Die „Mutter Putzlumpen“ verwandelte sich darin in eine aristokratische Erbwitwe, wohnhaft in Brest, gewesene Frau eines Seekapitäns, der weite Reisen machte. „Putzlümpchen“ war von einem reichen und verliebten Marineoffizier aus dem Kloster geraubt worden; dann mußte der Offizier wieder auf See und ließ seine „Braut“ in Paris zurück. Kurzum ein Roman voll der unschuldigsten und reizendsten Widersprüche ....

Ich war klug genug, keine Zweifel zu zeigen, alles zuzugeben, die Erbwitwe, den Raub aus dem Kloster, den Offizier und was immer „Putzlümpchen“ behauptete. Diese Lügen ausgenommen war sie anbetungswürdig.

Als die Sonne sich dem Horizont näherte und das Bois mit einer Flut von Licht übergoß, das sich allerdings an schimmerndem Rotgold mit „Putzlümpchens“ Haar nicht messen konnte, traten wir in ein Restaurant auf den Champs Elysees. Der Champagner bewirkte, daß sie sich einige Vertraulichkeiten gefallen ließ.

Noch war der Nachtisch nicht aufgetragen, und die berühmte Behauptung aus dem Billardsaal war schon ziemlich bloßgestellt. Ich wurde eindringlich; man folgte mir in ein Hotel; die beiden Schlußfolgerungen wurden nacheinander auch zum leeren Wahn.

Meine Eroberung hatte mich davon unterrichtet, daß sie gezwungen sei, vor zehn Uhr sich zu entfernen. Der Wunsch nach Mitteilung, wie er immer gegenseitigen Liebkosungen folgt, machte sich bei mir geltend, und als ich Abschied nahm, ergriff ich ihre beiden Hände und sagte, indem ich ihr tief in die grünen Augen blickte:

„Warum hast du nicht die Wahrheit gesprochen, Liebchen . . .? Ich kenne dich genauer und liebe dich schon lange. Ich bin ein Zögling der Kriegsschule . . . ."

Sie wurde etwas rot und verharrte einige Zeit schweigend; dann faßte sie sich wieder und sagte kalt:

„Ach, du bist Kadett? . . . Um so schlimmer . . . Da dürfen wir uns halt nicht wiedersehen."

Erschreckt stotterte ich:

„Uns nicht wiedersehen! Warum denn zum Kuckuck?"

Putzlümpchen gab zur Antwort:

„Als ich aus der Pension zurückkehrte und Mama den General fragte, ob ich mit ihr in der Wäscherei wohnen dürfe, erwiderte dieser: ‚Eure Bitte sei gewährt, Mutter Putzlumpen. Behaltet die Kleine bei Euch und laßt mich in Frieden. Aber ich sage Euch im voraus, gebt acht, daß sie keine Dummheiten macht. Wenn ich jemals erfahre, daß das Mädel . . . mit einem Zögling . . ., dann werfe ich euch alle beide hinaus . . . Unsere Anstalt ist eine Kriegsschule und keine Poussierkneipe, zum Teufel auch!‘“

* * *

Lautes Lachen erschallte rings um den Erzähler. Dieser freute sich innig an seinem Erfolg, nahm langsam eine Cigarre aus dem Etui, drückte sie mit den Fingern und schnitt die Spitze ab. Ein Bedienter stürzte mit einem brennenden Streichholz herbei.

„Und brach ‚Putzlümpchen‘ denn wirklich ihren Verkehr mit Ihnen ab, Herr General?“ fragte Bourdier.

„Durchaus nicht!“ antwortete der General. „Sie willigte in Wiederholungen unseres kleinen

Scherzes und stellte nur zwei Bedingungen: Erstens, daß ich nicht davon spräche, und zweitens, daß ich nie in Uniform mit ihr zusammenträfe. Ich beobachtete diese Abmachungen getreulich; ich erschien immer in Civilkleidern beim Rendezvous und keiner meiner Kameraden erfuhr je ein Wort davon. Heute ist es das erste Mal, daß ich die Geschichte erzähle. Trotzdem ist mir, wie Sie gesehen, alles im Gedächtnis geblieben. Und wenn ich von einer Frau höre, daß sie aus Liebe zur Tugend einem Manne gegenüber zurückhält, muß ich an den Zettel im Billardsaal denken:

Behauptung: ‚Putzlümpchen ist tugendhaft.'

Es bedurfte eines günstigen Augenblickes und meine Bresche war geschlagen."

Zwei Ehemänner

Die geräumigen, schön gewichsten und mit Vergoldung geschmückten Säle des Klubs sind beinahe menschenleer. Jeden Abend um zehn Uhr, wenn die Teilnehmer am Souper gegangen, die Spieler aber noch nicht gekommen sind, tritt eine solche Ruhepause ein.

Trotzdem sieht man dicht vor dem Kamin, in zwei rotsamtenen Lehnstühlen sich reckend und offenbar der Verdauung pflegend, zwei in Fracks gekleidete Leute. Vor ihnen steht ein kleines Tischchen mit Likören besetzt. Diese beiden Leute heißen Herr v. Labrit und Herr Auvray-Picard, sie nähern sich den Vierzigen. Herr v. Labrit ist brünett und ein Mann von hübschem Äußern. Herr Auvray-Picard hat einen Ansatz zur Korpulenz, seine Haare sind grau und gelichtet.

Herr Auvray-Picard: Werden Sie bis zum Spiel bleiben?

Herr v. Labrit: Nein; in etwas weniger als einer Stunde muß ich meine Frau von zu Hause abholen und zur Gesellschaft bei Listracs bringen. Nichts geht mir so auf die Nerven, als zu

warten, bis sie ihre Toilette beendet hat. Deswegen aß ich hier zu Nacht ... Aber vielleicht komme ich später noch einmal her ...

Herr Aubray-Picard: Ach! Sie gehen noch auf Bälle? Ich gratuliere. Ich habe seit langem auf diese Anstrengung verzichtet ... Meine Frau mag sich dabei zurechtfinden wie sie will ... Sie findet eine Freundin ... oder sie enthält sich überhaupt dieser Vergnügungen. Übrigens weiß sie zum voraus, daß alle meine Abende besetzt sind.

Herr v. Labrit: So! Frau Aubray weiß also darum? ...

Herr Aubray-Picard: Schon lange. Ihre Mutter hat es ihr hinterbracht ... Jetzt ist die Sache geduldet. Ich ziehe das vor.

(Schweigen.)

Herr v. Labrit (leis lächelnd): Wissen Sie, daß Sie ein großer Bruder Leichtsinn sind, mein lieber Aubray? ... Wenn man eine so hübsche ... und reizende Frau hat wie die Ihre ... noch etwas anderes zu suchen, das ist stark.

Herr Aubray-Picard (selbstzufrieden): Gewiß, meine Frau ist reizend, Sie haben recht. Nur

ist sie eben meine Frau. Fast allen Männern genügt dieser Grund, um die jeweilig ihrige zu hintergehen; und da es alle thun, so glaube ich nicht ein Ausbund von Unsittlichkeit zu sein. Zudem weiß sie davon, ich täusche sie also nicht ... Während Sie, Labrit ... (Schlägt ihm mit der Hand freundschaftlich aufs Knie.)

Herr v. Labrit: Ich?

Herr Aubray-Picard: Ja, Sie! ... Sie unterhalten zwar kein anstößiges Verhältnis, dafür pürschen Sie in der Gesellschaft nach rechts und nach links ... (Labrit lächelt.) Und es giebt keine Entschuldigung für Sie; Frau v. Labrit besitzt alles, um einen Ehemann zu fesseln ... Sie ist elegant, lebhaft, unterhaltend ... Alles spricht für sie. Sie ist eine ganz reizende Frau.

Herr v. Labrit: Nicht wahr, das finden Sie auch?

Herr Aubray-Picard (überzeugt): Gewiß!

(Schweigen. — Nach einigen Minuten beginnt Herr v. Labrit von neuem, salbungsvoll, mit der Miene eines Menschen, der eine tiefe Theorie entwickeln will.)

Herr v. Labrit: Sehen Sie, mein Lieber, es liegt da ein Problem vor ... ein sociales ... Problem ... welches direkt die Ehe in Frage

stellt. Da sind zum Beispiel wir beide: brave Jungens, ehrliche Häute und die Ergebenheit in Person ... Wir lieben unsere Ehefrauen, die ihrerseits wiederum reizend sind, wie wir soeben festgestellt haben ... Und doch täuschen wir sie. Was ist der Grund? Körperliche Entfremdung doch ganz gewiß nicht?

Herr Aubray-Picard: Oh! Weit entfernt! ... Ich bin nichts weniger als blind ... Wie jeder andere sehe ich, daß meine Frau hübsch ist ... viel hübscher als Emma.

Herr v. Labrit: Das glaube ich Ihnen! Und ist Ihnen ... mit Emma ... nie begegnet — (was mir zehn, zwanzig Mal bei diesem oder jenem Abenteuer, da man nichts mehr verweigerte, zugestoßen ist) — haben Sie sich nie gesagt: das war nun ein mittelmäßiges Geschäft; bei mir zu Hause hätte ich etwas viel besseres gehabt?

Herr Aubray-Picard: Pardon! Überstürzen Sie die Sache nicht. Erstens überlasse ich mich nicht dem Zufall wie Sie, ich pürsche nicht. Zweitens kann ich Sie versichern, daß Emma keine Mittelmäßigkeit ist ... und dann ... (naiv) weiß ich ja nicht wie sich Frau v. Labrit

zur Liebe ſtellt: was meine Frau anbelangt, ſo ſchüchtert ſie mich eben ein ... Du lieber Himmel ... ich habe zu viel Verehrung für ſie ... So verfügt ſie zum Beiſpiel über eine friedliche und ſchlichte Miene, die mich einfach verblüfft ... Nach einem feſtlichen Frühſchoppen unter Kameraden, wenn es noch nicht Zeit iſt, zu Emma zu gehen, begegnet es mir bisweilen, daß ich in das Toilettenzimmer meiner Frau vordringe — angeheitert natürlich ... Dort lebt ſie eigentlich ... ſie hat ſich ſehr hübſch eingerichtet, viele Draperien, weiße Tücher ... ganz reizend. Sie ſitzt in einem breiten Schaukelſtuhl, für den ſie eine Schwäche hat ... ſie lieſt einen Roman ... oder ſtickt oder ſtrickt Arbeiten für die kleinen Armen ... Ihr Töchterchen kauert neben ihr auf einem Schemel, ſpielt mit ruhigen Geſten: die Kleine iſt ebenſo geſetzt wie die Mutter, ſie iſt ihr Abbild ... Und ſtellen Sie ſich nun vor, wie ich mit champagnerüberhitzten Wangen, thränenden Augen und den Kopf voll lüſterner Gedanken in dieſes Familienidyll hineinfalle ... Meine Frau richtet ihren Heiligenblick auf mich und fragt: Was wünſcheſt du, mein Freund? ... Und da ſoll ich ihr ſagen, was ich will? ...

Niemals, niemals. Ich habe in ſolchen Augenblicken einen Ekel vor mir ſelbſt, einen wirklichen Ekel.

Herr v. Labrit (geſpannt): Und dann ... gehen Sie in ihrem Verſuch ... nicht weiter ...

Herr Auvray-Picard (die Achſeln zuckend): Doch, bei Gott, bisweilen habe ich den Mut ... weiter zu gehen, wie Sie ſagen. Außerdem giebt es gewiſſe Daten ... Anläſſe ... der Jahrestag unſerer Verheiratung ... das Galarennen ... wo ich auch noch mitthue. Ach, mein Lieber, das alles iſt nicht heiter. Ich bin ein kräftiger Mann, nicht wahr, ein Sanguiniker? Bei Emma habe ich nie ... auch nur einen Augenblick gezögert. Aber da ... im Ehegemach, wo der Betſchemel ſteht, das Bild meiner Schwiegermutter neben dem der Kleinen hängt ... Nein, ich wiederhole, alles das ruft eine gewiſſe Stimmung hervor ... und dann iſt's aus.

Herr v. Labrit (ſehr geſpannt): Nichts? ...

Herr Auvray-Picard: Das gerade nicht ... Aber es braucht ... alles Entgegenkommen meiner Frau ... Oh! Was das anbelangt ... kennt ſie ihre Pflichten und zögert niemals ...

Nur ... thut sie es mit solcher Würde ... das reine Gretchen am Spinnrad.

(Sie lachen. Schweigen.)

Herr Auvray-Picard: Ich vertraue Ihnen da Sachen an, die ich vielleicht besser für mich behalten würde ... Sie werden ja natürlich nichts erzählen, Sie dicker Spitzbube. (Jovial.) Ich setze nämlich voraus, daß trotz Ihren vielen Abenteuern Frau v. Labrit noch zu ihrem Pflichtteil kommt?

Herr v. Labrit: Oh! Was mich anbelangt, na, Sie werden staunen. (Er hält einen Augenblick inne, um seinen Effekt vorzubereiten.) Was mich anbelangt, so bin ich immer noch verliebt in meine Frau.

Herr Auvray-Picard: Nein, nicht möglich!

Herr v. Labrit: Bis über die Ohren ... freilich mit langen Unterbrechungen. Es braucht etwas Unerwartetes, um mir die körperlichen Vorzüge meiner Frau in Erinnerung zu bringen, um mich erkennen zu lassen, daß sie fähig ist, Wünsche wach zu rufen ... Sie sprachen soeben von Pomard, von opulenten Frühstücken ... bei mir ... nichts dergleichen. Ich bin unfreiwilliger Zuhörer eines Gesprächs, auf dem Ball

zum Beispiel, man redet von ihr ... man macht Bemerkungen über die Schönheit ihrer Arme, ihrer Schultern ... etwas stark aufgetragen ... Sehen Sie, mein Lieber, so außerordentlich es klingen mag, das reißt mich einfach hin.

Herr Aubray-Picard: Eigentümlich. Mich würde es ärgern und mißtrauisch machen.

Herr v. Labrit (fährt weiter): In unserer Gesellschaft zum Beispiel ... giebt es eine ganze Schar von Dummköpfen. Sie kennen sie — die machen meiner Frau den Hof, locken sie in einen Winkel, um ihr Albernheiten zu sagen ... Mir macht das nichts, ich bin ruhig, denn meine Frau ist aufrichtig ... Nun! Wenn ich so etwas vom Spieltisch aus sehe, ruft es in mir eine gewisse Aufregung hervor. Ich beunruhige mich nicht, ich könnte auch nicht sagen, daß ich Vergnügen darüber empfinde ... aber mein Blut kommt in Wallung!

Herr Aubray-Picard: Weiter?

Herr v. Labrit: Dann geschieht es, daß ich Spiel Spiel sein lasse, Frau v. Labrit aufsuche und ihr befehle — Sie verstehen, ich befehle ihr — mir zu folgen. Ob sie will oder nicht, sie muß kommen. Fünf Minuten später

sind wir im Wagen ... Und ich versichere Sie, diese periodische Rückkehr zu der meinen gäbe ich nicht um die schönsten Abenteuer der Welt ...

Herr Aubray-Picard: Aber wie — ihr wartet nicht einmal bis zu Hause? ...

Herr v. Labrit: Meiner Treu, nein. Zu Hause geht alles wieder in die Brüche ... Was die Liebe anbelangt, so kümmere ich mich um meine Frau, wie um ...

(Er sucht nach dem Wort, findet aber nichts. Die beiden Ehemänner bleiben in Nachdenken versunken. Ein Bedienter nähert sich Herrn v. Labrit.)

Der Bediente: Wie der gnädige Herr befohlen haben, erinnere ich den gnädigen Herrn daran, daß es elf Uhr ist ...

Herr v. Labrit: Gut ... danke schön ... (Er erhebt sich.) Mein lieber Aubray, ich lasse Sie allein: Ich hole meine Frau ab.

Herr Aubray-Picard: Gehen Sie, altes Gesellschaftstier. Wenn Sie Listracs verlassen, werde ich an Sie denken!

Herr v. Labrit: Oh! Wissen Sie! So regelmäßig ist das nicht ... Viele Grüße an Emma. (Geht hinaus.)

Inhalt

	Seite
Flirt	1
Die Paſſanten	15
Oſterfragen	27
Die Kerze	41
Unter Geſchwiſtern	55
Die Büſte	69
Junge Eheleute	85
Die Feindin	97
Unſere Kinder	111
Die Ehrenhafte	123
Putzlümpchen	135
Zwei Ehemänner	153

Albert Langen Verlag f. Litteratur u. Kunst München

Illustrierte Bibliothek Langen

Bisher erschienen

Jeanne Marni

Pariser Droschken

Umschlag-Zeichnung und 13 Illustrationen von Eduard Thöny

Stille Existenzen

Umschlag-Zeichnung und 15 Illustrationen von Adolf Münzer

Marcel Prévost

Julchens Heirat

Umschlag-Zeichnung und 12 Illustrationen von F. v. Reznicek

Pariser Ehe

Umschlag-Zeichnung und 15 Illustrationen von F. v. Reznicek

Pariser Ehemänner

Umschlag-Zeichnung und 19 Illustrationen von Eduard Thöny

Jeder Band geheftet 3 Mark 50 Pf.

Elegant gebunden 4 Mark 50 Pf.

Die Sammlung wird fortgesetzt

Zu beziehen durch alle Buchhandlungen

Albert Langen Verlag f. Litteratur u. Kunst München

Jules Case

Künstliche Liebe

Roman

Einzig autorisierte Übersetzung aus dem Französischen von **Rosa Blumenreich**

Umschlag-Zeichnung von F. Freiherrn von Reznicek

Zweite Auflage

Preis geheftet 4 Mark
Elegant gebunden 5 Mark

Berliner Tageblatt: In typischer Weise und mit vielen Feinheiten schildert der Roman das psychische Leben zweier Pariser Halbjungfrauen aus der sogenannten Gesellschaft. Die eine ist die Tochter eines reichen Börsenspielers, sehr schön, sehr verwöhnt, sehr gelangweilt und von Jugend auf mit ihrem Vetter, dem Sohn eines solid wohlhabenden Beamtenpaares, versprochen. Stella überwirft sich aber in dem Augenblick mit dem stillschweigend Verlobten, als der gute Junge es zum erstenmale wagt, gegen den Willen des herrschsüchtigen Prinzeßleins einen bestimmten Abend außerhalb der Familie zuzubringen. Die andere ist Stellas Freundin und Klavierlehrerin Martha, ein armes, elternloses, nicht hübsches, aber auch nicht dummes Mädchen, das auf eigenen Füßen durch die Welt der Entbehrungen und Versuchungen gehen muß . . . . . Die Übersetzung giebt die charakteristische Schilderung von Pariser Milieus und Charakteren ohne wesentliche Beeinträchtigung wieder und folgt der Liebe, mit der der elegante und geistreiche Autor sich in die Darstellung der beiden gegensätzlichen demi-vierges-Figuren versenkt, in allen Linien und Phasen der psychischen Analyse mit Sicherheit und Geschmack im Ausdruck.

Albert Langen Verlag f. Litteratur u. Kunst München

Jules Case

Die Sklavin

Roman

Einzig autorisierte Übersetzung aus dem Französischen
von **E. Gräfin zu Reventlow**

Umschlag-Zeichnung von F. Freiherrn von Reznicek

Zweite Auflage

Preis geheftet 4 Mark
Elegant gebunden 5 Mark

Aus fremden Zungen, Stuttgart: „.... Jules Case, ein jung aufstrebendes Talent, beherrscht mit Sicherheit die ernste Methode der scharfen psychologischen Analyse, die bis zur Grausamkeit gewissenhaft und logisch ist. Es ist jener trockene phantasielose Stil, der die Thatsachen, der Wahrheit abgelauscht, hinstellt und die letzten Hüllen von der Nacktheit der Gedanken reißt. Mit sicherer Kenntnis wird die Gesellschaft gezeichnet, die sich selbst richtet, indem sie gleichgültig zusieht, wie ihre Wellen über einer Ertrunkenen zusammenschlagen.

Allgemeine Modenzeitung: Der Autor ist in Deutschland erst durch ein Werk, „Künstliche Liebe", bekannt geworden, in seiner Pariser Heimat schätzt man in ihm denjenigen der modernen Autoren Frankreichs, welchem die glänzendste Zukunft vorbehalten sein dürfte.... Man stimmt gern dem Urteil zu, daß Jules Case in diesem Roman als ein Autor von großer Beobachtungsgabe, als ein reicher selbständiger Geist und glänzender Erzähler sich zeigt.

Albert Langen Verlag f. Litteratur u. Kunst München

Anatole France

Die rote Lilie

Einzig autorisierte Übersetzung aus dem Französischen
von **F. Gräfin zu Reventlow**

Umschlag-Zeichnung von Th. Th. Heine

Preis geheftet 4 Mark
Elegant gebunden 5 Mark

Norddeutsche Allgemeine Zeitung: Der Roman spielt in aristokratischen Kreisen und schildert die Liebe einer schönen Gräfin zu einem Künstler. Mit meisterhafter Psychologie zeichnet der Verfasser seine Personen, und ebenso meisterhaft weiß er das Milieu zu schildern, in dem sie sich bewegen, die vornehmen Pariser Salons, die Landgüter und die Oper. Wir gewinnen einen Einblick in die politischen Machenschaften der dritten Republik, die Ministerien aufrichten und stürzen. Ein besonderes litterarisches Interesse erhält der Roman durch die Zeichnung des poetischen Sanskulotten Paul Verlaine, der unter dem Namen Choulette eingeführt ist. Am meisten entzückt aber die „Rote Lilie" durch die unnachahmliche Grazie und den wunderbar fein geschliffenen Stil. Sogar die Übersetzung läßt uns noch erkennen, daß Anatole France mit Recht der feinste Stilist Frankreichs genannt wird, und daß er seinen Sitz in der Akademie redlich verdient hat. In diesem Stile läßt sich alles, selbst das Gewagteste, sagen, und es wird noch immer Poesie sein.

Albert Langen Verlag f. Litteratur u. Kunst München

Guy de Maupassant

Tag- und Nachtgeschichten

Aus dem Französischen
von F. Gräfin zu Reventlow

Umschlag-Zeichnung von Adolf Münzer

Preis geheftet 2 Mark 50 Pf.
Elegant gebunden 3 Mark 50 Pf.

Inhalt: Wie Vater Bonifazius ein Verbrechen entdeckte — Der Vater — Das Glück — Vor dem Duell — Der Säufer — Vendetta — Die Hand — Der Vagabund — Die Eltern — Das Kind — Die Taucherenten-jagd — Combuktu — Eine wahre Geschichte — Erinnerung.

Hamburger Correspondent: Eine neue Serie von Übersetzungen Maupassant'scher Skizzen und Novellen wird dem deutschen Leserpublikum jederzeit eine willkommene Gabe sein, besonders wenn die sprachliche Übertragung eine so wohlgelungene ist wie hier. — Es erübrigt sich, zum Lobe des berühmten Franzosen etwas Neues sagen zu wollen; seine eminente Beobachtungsgabe, die geschickte Wahl seiner Stoffe, das Lokalkolorit von unübertrefflicher Wahrheit, das er den kleinen und doch ungemein inhaltsreichen Bildern verleiht, mag nun die Rede sein von den brandenden Wogen an der normannischen Felsenküste oder der wilden Gebirgswelt Korsikas oder der seinedurchströmten anmutigen Umgebung der französischen Hauptstadt: alles das ist auch dem deutschen Leser hinreichend bekannt und von ihm zur Genüge gewürdigt. Insbesondere aber ist das Büchlein dem nicht französisch sprechenden Publikum zu empfehlen.

Albert Langen Verlag f. Litteratur u. Kunst München

Marcel Prévost

Ratschläge für Junggesellen

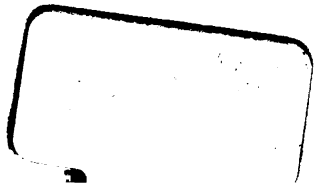
und Verlobte

Einzig autoris. Übersetzung
aus dem Französischen
von Nelli Zurhellen

Umschlag-Zeichnung von
F. Freiherrn von Reznicek

Preis geheftet 2 Mark
Elegant gebunden 3 Mark

Münch. Neueste Nachrichten: . . . „Seine „Ratschläge" sind ein **vollendetes Meisterwerk raffinierter Erzählungskunst** . . ."

Romanwelt: . . . „Neben aller amüsanten Pikanterie enthält das Buch **ein gut Stück Lebensweisheit** . . ."

Druck von Hesse & Becker in Leipzig.